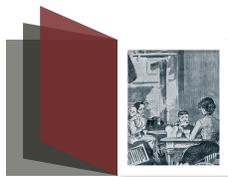


Le peuplement de Montréal

Par Sherry Olson



CONSULTER EN LIGNE

atlas.cieq.ca

Une fenêtre sur le passé québécois

Plus de 200 textes et cartes de référence
sur l'histoire du Québec en libre accès

POUR CITER CET ARTICLE, UTILISER L'INFORMATION SUIVANTE :

Olson, Sherry (1997). «Le peuplement de Montréal» dans Serge Courville (dir.), *Population et territoire*. Québec: Les Presses de l'Université Laval (coll. «Atlas historique du Québec»). [En ligne]: <https://atlas.cieq.ca/population-et-territoire/le-peuplement-de-montreal.pdf>

Tous droits réservés. Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ)

Dépôt légal (Québec et Canada), 1997.

ISBN 2-7637-7494-6

Les chercheurs du CIEQ, issus de neuf universités, se rejoignent pour étudier les changements de la société québécoise, depuis la colonisation française jusqu'à nos jours. Leurs travaux s'inscrivent dans trois grands axes de recherche: **les gens** : les populations et leurs milieux; **les ressources** : les moyens d'existence et les stratégies; **les régulations** : la norme, l'usage et la marge. Ils privilégient une approche scientifique pluridisciplinaire originale pour comprendre le changement social et culturel dans ses dimensions spatiotemporelles – www.cieq.ca

Le peuplement de Montréal¹

En 1864, Ferdinand Beauchamp, Émilie Braband et leurs dix enfants quittaient Saint-Lin pour Montréal, portés comme tant d'autres par le flot de population qui déferlait sur Montréal. Maître-charpentier et propriétaire de ses outils, Ferdinand avait appris le métier à son fils Zotique. Au printemps de 1871, alors que florissait l'industrie du bâtiment, il acquit deux lots sur la rue Amherst, au coût de 400 \$ chacun, pour y construire avec l'aide de Zotique, qui avait alors 20 ans, un jumelé duplex, soit quatre unités de logement, multipliant ainsi par dix la valeur de sa propriété. Puis il en construisit un autre, six ans plus tard. Et encore un autre. Ainsi s'est édifiée Montréal, à partir d'un très petit capital, par l'achat à crédit d'un terrain et de matériaux, selon un processus où le travail et le savoir-faire d'un Ferdinand et d'un Zotique apparaissent comme la composante essentielle d'un investissement qui génère des profits et des revenus. Cet exemple illustre la transformation du Québec, son urbanisation rapide au XIX^e siècle et l'émergence de Montréal comme pôle d'attraction principal de cette province.

Entre les rues Ontario et Sainte-Catherine, et de l'aube au crépuscule durant trois étés, la scie et le marteau ont résonné dans ce tronçon de la rue Amherst. Ferdinand et Émilie y vivaient entourés des leurs. On comptait deux gendres de Ferdinand et quatre frères de ces derniers, parmi les acheteurs des 200 lots du secteur Boyer. Et les liens de parenté s'y sont répétés à plusieurs reprises. Car un autre couple de Saint-Lin, celui d'Isabelle et d'Isaïe (un petit-cousin de Ferdinand) vint s'établir à Montréal à la même époque que Ferdinand et Émilie. L'une des premières maisons du secteur Boyer a été construite en 1868 par Isaïe, avec l'aide de son fils Baptiste. Et Isaïe sera rejoint par un frère, deux beaux-frères et trois petits-cousins, tous charpentiers. Puis il ira s'installer avec Baptiste à quelques îlots plus au nord, pour construire un double duplex. Pionniers de ce nouvel îlot, ils y résideront l'un et l'autre pendant 19 ans, pour y partager au fil des années la proximité des frères de Baptiste, Isaïe et Moïse, de deux de ses cinq sœurs et de tout un réseau d'apparentés. Bien que deux cousins, un tanneur et un forgeron, aient quitté Saint-Lin pour les États-Unis, la destination principale de la famille étendue demeurera Montréal. Un réseau serré de rapports humains s'est ainsi reconstitué dans la paroisse urbaine de Saint-Jacques.

1. LES RYTHMES DE CROISSANCE

Les courants migratoires issus des villages qui parsèment la plaine de Montréal surgissaient de partout². Par vagues successives, ils ont formé une véritable marée humaine. Récurrentes de 20 ans en 20 ans, les pulsations du flux migrateur ont ainsi renouvelé sans cesse le capital social et humain du processus d'urbanisation. Bien que l'on observe des phénomènes identiques à Québec et à Trois-Rivières, tout au long des XIX^e et XX^e siècles, c'est sur Montréal que nous nous appuyons pour illustrer la période qui va de 1850 à 1900. Nous le ferons en utilisant l'exemple local pour ensuite faire ressortir la vue d'ensemble et saisir ainsi, dans une démarche exploratoire, les processus par lesquels la cité se construit.

Tout au long de ce demi-siècle, en correspondance parfaite, l'espace résidentiel et l'espace de travail s'accroissent au même rythme. Ce qui implique que la masse des salaires et des loyers ne cesse de grandir. Le rayon de l'agglomération tend alors à croître, tandis que les densités de population et d'utilisation résidentielle augmentent. La ville tend ainsi à s'élever en hauteur, à la fois dans l'habitation et dans la construction des édifices dédiés à des usages commerciaux ou industriels. Nous verrons que ce processus a engendré une amélioration du niveau de vie, notamment une plus grande disponibilité d'espace par personne à l'intérieur d'un même logement.

Le rythme de la construction urbaine obéit aux modalités d'un vaste processus dont les effets se répercutent dans l'espace. À la manière dont chaque saison entraîne la formation de l'aubier sur le pourtour de l'arbre, chaque phase de croissance entraîne la formation d'une nouvelle auréole de l'espace bâti. Et la construction urbaine transforme la trame sociale : elle crée de nouvelles paroisses sur son pourtour et entraîne, à son centre, la réorganisation des secteurs les plus anciens, tout en provoquant la restructuration de l'espace intermédiaire, par l'absorption d'anciens villages. La multiplication des niveaux d'appartenance et la différenciation d'un espace de plus en plus vaste en voisinages conscients de leur identité en sont les conséquences. Et c'est ce qui survient à Montréal, ville à peine plus peuplée que Québec en 1840 (avec près de 40 000 habitants), mais qui va compter cinq fois plus d'habitants que cette

dernière à la fin du XIX^e siècle. Radicalement différente du bourg issue d'un milieu rural, Montréal contient alors deux bonnes douzaines de villages, les uns endogènes, les autres exogènes, et pourvus, chacun, de leur configuration sociale et identitaire.

La ville prend forme à la manière dont le capital se déploie en s'articulant à la configuration du travail investi. Ceci soulève certaines questions. Chaque poussée urbaine ne fait-elle pas intervenir des éléments spécifiques dans le monde du travail ? Et comment les réserves de main-d'œuvre sont-elles mobilisées ? L'injection de capitaux détermine une évolution des valeurs foncières qui exercent à leur tour une série d'effets sur la vie de relations. De sorte que tout se passe comme si la ville se développait en se déroulant depuis son centre, dans la logique de sa centralité propre. Comme si l'énergie humaine se frayait un chemin au milieu des couleurs et des formes de la ville, à la manière dont l'énergie chimique se transforme pour devenir un bourgeon, une fleur qui s'ouvre.

Essayons de capter le premier regard de Ferdinand sur un Montréal aux 36 clochers. L'église Notre-Dame, la paroisse mère, en domine la scène où l'on aperçoit, de l'autre côté de la place, le dôme de la Banque de Montréal et, plus loin, l'église St. Patrick sur son élévation et plus loin encore le pont Victoria. Mais Ferdinand a appris à connaître la ville dans son intimité, pour y avoir promené son coffre à outils. Devenu veuf et âgé de 70 ans, il est témoin des célébrations du jubilé de la reine Victoria en 1897. Comment perçut-il cet événement ? Il y prit probablement le même plaisir que les dizaines de milliers de spectateurs qui en admirèrent le défilé de bicyclettes et les « feux prismatiques » qui illuminaient les hauteurs du mont Royal. Et l'église Notre-Dame qu'il avait d'abord connue dans sa nudité caverneuse devait lui apparaître toute belle avec les sculptures et les dorures dont ses neveux l'avaient revêtue. Ne lui semblait-elle pas « baigner dans un flot de lumière » ! Tandis que les tramways électriques qui reliaient alors les quartiers les uns aux autres paraissaient se pavaner de leurs lanternes japonaises. Et Montréal ne s'enorgueillissait pas, au tournant du siècle, d'une cathédrale, qui reproduisait Saint-Pierre-de-Rome au quart de sa grandeur réelle ! Un élégant alignement d'immeubles en parait la façade maritime, pendant que la masse suintante des fumées et des vapeurs des usines se profilait à l'arrière, enlacée dans les sinuosités du chemin de fer. Une centaine de clochers soulignait alors la croissance explosive d'une ville dont la formation en étoile étendait ses branches sur quatre kilomètres dans les directions de l'est, de l'ouest et du nord.

2. L'AIRE D'ATTRACTION

Depuis quelles distances venait-on s'établir à Montréal ? Et dans quelles circonstances ? Par des recherches conduites à l'échelle locale, nous avons essayé de déterminer des ordres de grandeur. À partir d'échantillons

variés, nous allons dessiner, en premier lieu, une vue d'ensemble de l'attraction exercée sur les ruraux canadiens-français, pour ensuite prendre en considération l'immigration provenant du reste du monde.

Environ 8 500 colons venus de France se sont finalement fixés au Canada (Boleda, 1994). Les arrivées les plus importantes eurent lieu dans les décennies 1660-1670 et 1750-1760 et la destination de Montréal y était bien secondaire par rapport à celle de Québec. Toutefois, c'est à la campagne que les colons s'établissaient, dès que leur sécurité était assurée. Au sein de cette population en voie d'implantation, choisissons une lignée que nous suivrons de siècle en siècle. Soit, par exemple, les frères Jacques et Jean Beauchamp qui ne tardèrent pas, depuis leur installation à Montréal, à s'établir à Pointe-aux-Trembles, à l'extrême est de l'île. Nous aurions aussi pu choisir les Loysel, les Bazinet ou les Filion qui ont occupé des concessions voisines et dont les filles ont épousé la descendance des Beauchamp. Ou prendre l'exemple des Meloche à l'ouest de l'île, ou celui des Pinsonneault et des Beaucaire qui se sont enracinés sur la rive sud. Pour découvrir des parallélismes, le fil d'une même histoire et la récurrence des mêmes éléments, le nombre sans cesse croissant d'un monde en expansion, la pénétration de l'intérieur par la remontée des cours d'eau, la formation de peuplements compacts.

Jacques, « le Grand Beauchamp » et Jean, « le Petit », comme plusieurs colons, provenaient d'une paroisse de La Rochelle où l'on avait pratiqué le mariage avec des protestants. D'après la répartition actuelle de leur patronyme en Vendée et au Poitou, leurs lointaines origines devaient se trouver quelque part dans les hautes terres, aux environs de Niort ou de Melle. Jacques traversa durant l'été de 1658, quelques mois après le baptême de son premier enfant. Sa femme, Marie Dardennes, et son gamin suivirent l'année suivante, à bord du *Saint-André* où se trouvait aussi Jeanne Mance. Devenu veuf, le père de Marie les rejoignit quelques années plus tard, ainsi que deux de ses frères. Quant à Jean, sans doute arrivé en même temps que Jacques, il avait épousé Jeanne Loysel, la fille d'un colon, laquelle était la première petite fille baptisée puis mariée à Montréal.

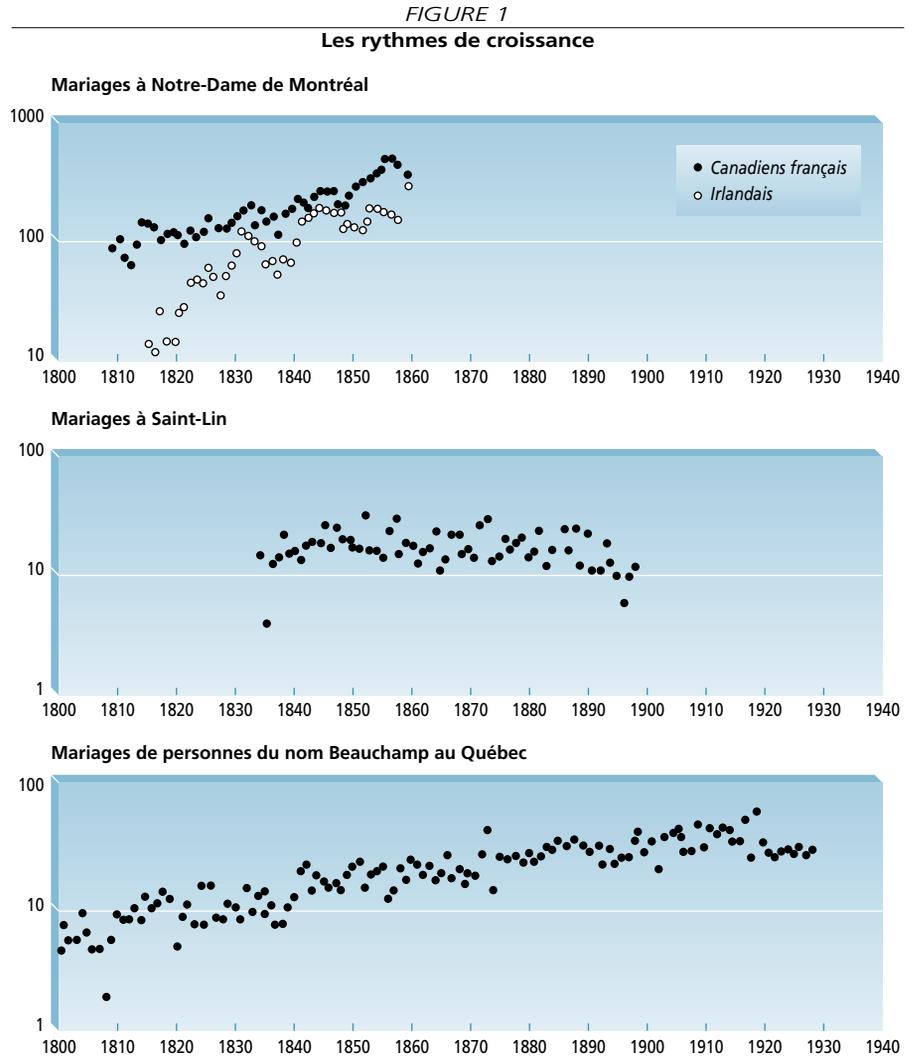
Une relation s'établit entre ces deux couples, véritable modèle d'entraide familiale que l'on observe souvent au Canada français et que l'on retrouve de génération en génération chez les Beauchamp. Dans l'espace de 20 ans, Jacques et Marie ont défriché 16 arpents et ajouté neuf enfants à leur progéniture, tandis que Jean et Jeanne ont défriché neuf arpents et ont eu huit enfants. Deux fils de Jacques épousent des filles Bazinet et les deux couples commencent leur vie maritale (vers 1700 environ) en partageant la location d'une vache à Pointe-aux-Trembles. Puis, après y avoir travaillé côte à côte durant 20 ans, ils partent ensemble s'établir à l'île Jésus. Pendant ce temps, deux enfants de Jean s'allient à la progéniture des Leclerc pour fonder à

Mascouche (vers 1700) une véritable dynastie : où à la troisième génération, trois frères Beauchamp épousent des filles Séguin, tandis que trois autres enfants Beauchamp épousent des enfants Vaillancourt.

À la troisième génération, les familles Beauchamp se ramifient. En 1800, avec une cinquantaine de foyers, elles sont suffisamment nombreuses pour former tout un village et assez dispersées pour être représentatives de la communauté canadienne-française de la plaine de Montréal. Avec un taux d'accroissement naturel d'environ 2,5 %, l'établissement agricole suppose une expansion constante de la base territoriale. Plusieurs couples et réseaux d'apparentés déménageront ensemble et l'emprise des Beauchamp va s'étendre dans l'est de l'île Jésus, jusqu'à Repentigny, Terrebonne et aussi le long de la rivière Mascouche et à l'amont de la rivière l'Achigan et plus loin encore jusqu'à Saint-Lin, dans « la profondeur de Lachenaie » (à la sixième génération). À l'époque de la révolte des Patriotes (1837-1838), on trouve des Beauchamp jusqu'à Sainte-Thérèse et Saint-Benoît. On en trouve aussi à Boucherville, à Varennes et à Verchères, qui avaient franchi le Saint-Laurent, pour s'établir plus au sud, dans un rayon qui demeure inférieur à 25 kilomètres. La cartographie des mariages des filles et des fils Beauchamp, de 20 ans en 20 ans, montre que la distribution de la population témoin est une fonction de son expansion.

Un ou deux pour cent seulement de ces mariages ont été célébrés à Montréal durant le Régime français. Mais après la Conquête, cette proportion se met à augmenter pour atteindre environ la moitié du total en 1910. L'accroissement soudain du nombre des mariages urbains que l'on observe entre 1810 et 1829 doit être mis en relation avec les investissements effectués le long du canal Lachine. Ce nombre augmente encore dans les années 1840 et 1850, en raison de l'industrialisation intense de Montréal tandis qu'il diminue dans les années 1830, marquées par l'instabilité politique, et dans les années 1870, 1890 et 1930, lorsque les récessions rendent la vie urbaine précaire.

Nous avons étendu notre champ d'observation jusqu'au XX^e siècle et retracé les décès rapportés au Québec de 1926 à 1970 pour les adultes des deux sexes, nés Beauchamp et leurs épouses. Comme plusieurs de ces Beauchamp sont encore vivants, nous obtenons des échantillons d'inégale amplitude dans la succession des cohortes de mariages. Cependant, si nous replaçons chaque individu dans la décennie où il atteint l'âge de 20 ans, c'est-à-dire l'âge du mariage, nous constatons que le pourcentage de ceux qui décèdent à Montréal correspond au pourcentage de ceux qui s'y sont mariés ; mais aussi que ce pourcentage va en augmentant, passant d'environ 40 % pour les années 1850 à 55 % ou 60 % au cours du XX^e siècle. Des valeurs comparables pour les mortalités infantiles (près de 60 %) suggèrent que les naissances, les décès et les mariages évoluent parallèlement, de sorte que l'on peut supposer qu'au tournant du siècle la population de notre



échantillon vivait pour moitié à la ville et pour moitié dans les villages et les bourgs de la plaine de Montréal. Avec la suburbanisation des années 1960, il devient impossible aujourd'hui de distinguer la résidence urbaine de la résidence rurale, du fait que Pointe-aux-Trembles, Repentigny, Sainte-Thérèse et même Mascouche font maintenant partie de la zone métropolitaine de Montréal. La ville a envahi et avalé l'habitat rural que les Beauchamp ont colonisé.

L'urbanisation massive explique qu'à chaque époque une importante fraction de la population montréalaise déclare être née à la campagne. C'est déjà le cas en 1860, pour la population canadienne-française de notre échantillon, dont une moitié est faite de ruraux provenant des campagnes environnantes et dont un cinquième est le fait des enfants, nés en ville, de ces ruraux. Là, les Montréalais de la troisième génération comptent pour moins du tiers. En 1901, c'est aussi près du tiers de cette population qui provient du Québec rural, un peu plus du tiers qui est le fait des enfants nés en ville de parents d'origine rurale et un petit tiers que l'on peut considérer comme les petits-enfants et les petits-petits-enfants de la ville. De génération en génération, l'injection de cette main-d'œuvre a puissamment stimulé l'économie urbaine.

À quelle époque de la vie vient-on s'établir à Montréal ? Pour la majorité des couples qui se sont mariés à Montréal, les deux conjoints étaient déjà installés à Montréal « avant » le mariage. Car la ville dévorait le travail féminin ; le mode de vie des bourgeois en dépendait et aussi le service des auberges et des tavernes. Puisque les citadines, même les plus pauvres, allaient aussi chercher à la campagne des sœurs non mariées, des nièces pour les aider dans les travaux du ménage et le soin des enfants. Plusieurs de ces jeunes femmes se sont ensuite mariées à Montréal pour devenir les pionnières des réseaux de la famille étendue³. Dans notre échantillon, la succession des générations fait ressortir la grande jeunesse des migrants et le rythme pressant de la migration. De telles poussées ont été un puissant stimulant pour l'économie montréalaise, en ne cessant d'ajouter l'ingéniosité à ses ambitions, à sa capacité productive et à son potentiel de reproduction.

3. LA FORMATION DES RÉSEAUX

Les familles Beauchamp sont-elles vraiment représentatives de la migration vers Montréal ? Jusqu'où les parcours effectués depuis Saint-Lin ou Saint Roch reflètent-ils la structure de l'ensemble du bassin migratoire ? Une expertise s'avère possible grâce à deux échantillons de grande ampleur pour les décennies 1850-1860 et 1890-1900 qui furent des périodes d'urbanisation intense. De quels secteurs de la plaine de Montréal les nouveaux arrivants proviennent-ils ? Dans quel secteur de la ville s'établissent-ils ? On peut en observer les distributions en examinant la couverture de deux échantillons formés à partir des registres de l'Église catholique : soit l'échantillon des baptêmes de 1859 et l'échantillon des mariages de 1899.

Pour une moitié des 3600 naissances enregistrées à Montréal en 1859, on peut ainsi déterminer, depuis l'une des deux sources dont on dispose, le lieu de naissance des parents⁴. Et l'on constate alors que les trois quarts des couples canadiens-français se sont mariés à Montréal et que presque tous ces individus (99 % des fiancées et 97 % des fiancés) ont été certifiés résidents de Montréal au moment de leur mariage. Cependant, en ce qui concerne les grands-parents, guère plus de la moitié d'entre eux (54 %) habitaient Montréal, tandis que 40 % résidaient dans la plaine de Montréal et un maigre 7 % à des distances plus considérables⁵.

À l'intérieur de l'espace urbain, on observe un semis de journaliers d'origine rurale sur les marges où résident les familles à faible revenu⁶. Des familles comme celles des Beauchamp se trouvent le plus souvent dans l'est, lorsqu'elles sont originaires de Terrebonne et de Mascouche, et dans le village Saint-Jean-Baptiste, lorsqu'elles sont originaires du Sault-au-Récollet ou de l'île Jésus ; tandis qu'elles habitent le plus souvent Saint-Henri lorsqu'elles sont originaires de Lachine, de Saint-Laurent ou du comté de

Laprairie. Ainsi chaque « quadrant » de l'espace rural se trouve associé jusqu'à un certain point à un quartier urbain, de telle sorte que le voisinage rural vient à se prolonger en voisinage urbain.

Une configuration analogue se retrouve 40 ans plus tard. Depuis l'échantillon des 2 100 couples catholiques qui se sont mariés à Montréal, interrogeons-nous à nouveau sur les lieux de naissance. Par sa population qui est cinq fois plus considérable qu'en 1860, Montréal est alors davantage capable de susciter sa propre croissance démographique. Les origines des couples de 1899 ont été représentées à l'échelle logarithmique (échelonnement par doublements successifs) selon des intervalles dont les limites inférieures de 1, 2, 4, 8... se trouvent concentrées dans la plaine de Montréal, comme l'indique le pointillé de la courbe de niveau de 500 mètres. L'aire de recrutement de la main-d'œuvre montréalaise est en effet restreinte par la capacité d'attraction de Trois-Rivières (à l'aval) et d'Ottawa (à l'amont.) La répartition obtenue est proche de celle de 1859, bien que le recrutement s'effectue sur une aire plus étendue, conséquence de la saturation des vieilles paroisses et de l'ouverture des nouvelles dans le piémont des Laurentides.

Les paroisses canadiennes-françaises de 1899 laissent voir plusieurs cas de figure. Les familles Beauchamp sont toujours représentatives de la manière dont Sainte-Brigide et Saint-Jean-Baptiste exercent une attraction sur la rive nord et l'aval de Montréal. D'autres paroisses dans l'est, notamment celles du Sacré-Cœur, de la Nativité-de-la-Sainte-Vierge (à Hochelaga) et du Très-Saint-Nom-de-Jésus (à Maisonneuve), attirent davantage en aval, tandis que les paroisses de l'ouest de Montréal attirent davantage en amont, ce qui est le cas par exemple de Sainte-Cunégonde et de Sainte-Élisabeth. Celles de Saint-Henri et de Saint-Charles exercent une plus forte attraction sur la rive sud ; tandis que la paroisse de Saint-Vincent-de-Paul, sise à proximité du fleuve et des ateliers ferroviaires d'Hochelaga, exerce sur la rive sud une attraction plus importante que ce à quoi l'on aurait pu s'attendre. Sises au centre et plus peuplées, les paroisses de Saint-Jacques, Notre-Dame, Sainte-Cunégonde et Saint-Joseph participent des deux cas de figure. Saint-Enfant-Jésus qui recrute dans l'Outaouais et Saint-Louis-de-France, paroisse prospère qui recrute davantage dans les villes de la rive sud, telles Saint-Hyacinthe et Belœil, constituent des cas à part.

Les infrastructures de communication expliquent dans une large mesure la persistance de cette configuration. Car les lignes de chemin de fer et de la navigation à vapeur ne permettaient pas seulement d'alimenter les marchés de Montréal en carottes, en poulets et en bois de chauffage, elles favorisaient aussi la pérennité des réseaux familiaux tendus entre la ville et la campagne, véritables refuges d'où l'on pouvait attendre l'occasion dans les

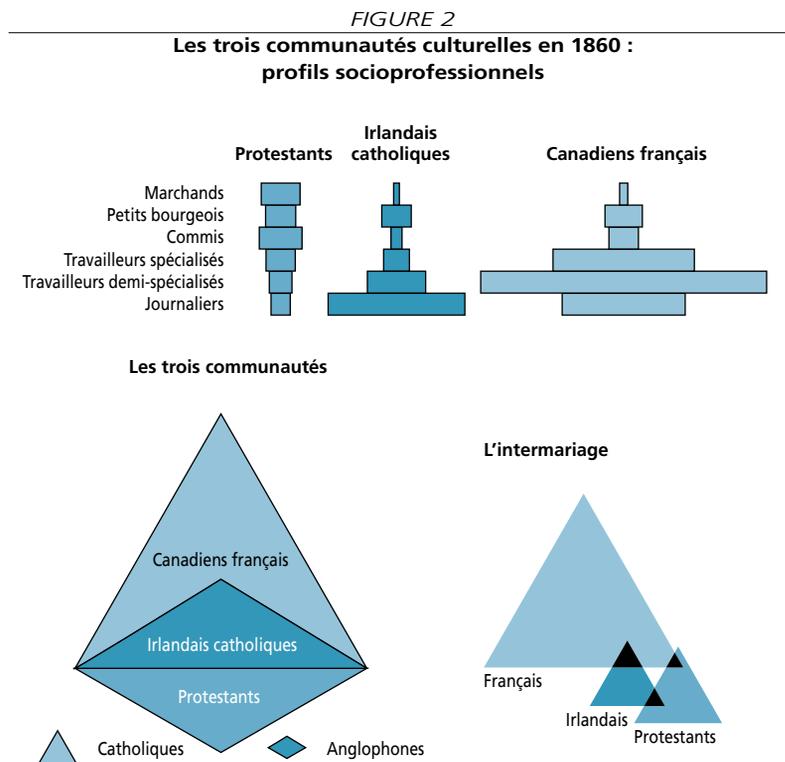
temps difficiles. En voici trois exemples. Dans les années 1830, Joseph Beauchamp s'amène à Montréal comme jardinier ; il loue un verger sur les flancs du mont Royal, tout en haut de la rue Durocher, puis, il en devient le propriétaire pour ensuite le vendre et s'en retourner au Sault-au-Récollet lorsque le développement urbain gagne la rue Durocher. Un menuisier qui construisait des moulins à Rawdon et à Saint-Jacques dans les années 1830 écrit à un beau frère de Montréal au début de 1846 : « Je ne pourrai venir ce printemps parce que je ne peux trouver de métayer avant l'automne. Pouvez-vous vous occuper du logement que j'ai loué en ville ? » Lorsqu'il s'amène après avoir vendu son moulin à Rawdon, il emporte avec lui les pièces qu'il a préfabriquées pour construire sa propre maison. Mais il retournera régulièrement à Saint-Jacques pour y ramasser le grain qu'on lui doit. À Montréal, il conviendra avec ses sept frères et sœurs de la pension alimentaire à verser à leur père âgé qui réside toujours à la campagne. L'ébéniste Évariste renvoie sa nièce orpheline, en 1884, dans la famille de sa mère à Saint-Paul-l'Ermitte, mais Justine réapparaîtra vers l'âge de 20 ans travaillant dans une filature de coton et vivant dans la famille de l'oncle Évariste, dans cette même petite maison où elle était née.

4. LE MONTRÉAL ANGLOPHONE

Les anglophones, du fait de l'immigration, vont constituer près de la moitié de la population de Montréal en 1860 ; et chaque peloton d'immigrants vient infléchir l'équilibre délicat de la langue et de la religion. Le diagramme des naissances de 1859 (figure 2) fait ressortir le rôle clé des Irlandais catholiques (ils représentent près du quart de la population) du fait qu'ils partagent une même langue avec les protestants et une même religion avec les Canadiens français. On constate que pour l'ensemble des nouveau-nés catholiques irlandais, les deux tiers de leurs parents ont traversé l'Atlantique ; et que c'est aussi le cas de plus de la moitié des parents des nouveau-nés protestants, lesquels se répartissent à peu près également entre Anglicans venant d'Angleterre, Presbytériens venant d'Écosse et diverses dénominations en provenance d'Irlande. Il convient d'examiner tour à tour ces deux populations, en prêtant attention à leur position dans l'échelle sociale et à leurs rôles dans la vie urbaine, tremplins sur lesquels s'effectue l'amélioration du niveau de vie.

5. LE MONTRÉAL PROTESTANT

Pour la population protestante, notre microéchantillon s'appuie sur dix patronymes, dont aucun ne se trouve à Montréal avant la Conquête, mais qui s'y trouvent tous en 1845. Les 54 couples qui le forment en 1860 sont au nombre de 113 en 1900. Tout aussi prolifiques que les familles canadiennes-françaises jusqu'en 1860, les



EN RAISON DU POIDS DES INSTITUTIONS, LA RELIGION PLUS QUE LA LANGUE CONSTITUE UNE BARRIÈRE À L'INTERMARIAGE. ALORS QUE 2,5% DES MARIAGES IMPLIQUENT DES PARTENAIRES CATHOLIQUE ET PROTESTANT, 7,5% DES MARIAGES CATHOLIQUES CONCERNENT DES PARTENAIRES CANADIENS-FRANÇAIS ET ANGLOPHONES.

LA COMMUNAUTÉ IRLANDAISE SE TROUVE AU CENTRE DE CES DEUX TYPES D'ÉCHANGE. BIEN QU'ILS N'AIENT FORMÉ QU'UN SIXIÈME DE LA POPULATION, LES IRLANDAIS APPARAISSENT CINQ FOIS SUR SIX DANS TOUS LES CAS OÙ L'ON FRANCHIT UNE FRONTIÈRE ; ET L'ON CONSTATE, À L'EXAMEN DE NOS MICROÉCHANTILLONS ANGLOPHONES, QU'IL EN RÉSULTE UN EFFET CUMULATIF SUR LA PRATIQUE RELIGIEUSE, DES CHANGEMENTS D'ALLÉGÉANCE QUI PEUVENT TOUCHER JUSQU'À UN QUART DES CAS, À LA FIN DU SIÈCLE.

familles protestantes comptent une naissance tous les deux ans⁷ et elles sont aussi fortement attachées à la famille et à la religion. À la campagne, les frères et les sœurs Boyd, les Baird et les Bowman défrichent des fermes voisines ou fondent des villages comme Bairdstown et Bowmanville, Huntingdon, Hemmingford et St. Andrew's (Lachute), en s'appropriant les terres des cantons sur le pourtour de la plaine. Dans les années 1870 et 1880, leurs fils et aussi leurs filles quittent la ferme pour la ville ; et l'on observe que dans les années 1890 leurs familles sont incontestablement plus petites. Bien que les protestants aillent plus volontiers que les Canadiens français du côté d'Ottawa et de Toronto ou dans l'État de New York, Montréal demeure une destination d'importance.

Avantagés par leurs liens avec le pouvoir colonial et militaire, les protestants de Montréal sont plus fréquemment à l'aise et ils vont s'enrichir en développant Montréal comme nœud de communication, au centre de la plaine. Les Bagg donnent l'exemple d'une stratégie de développement foncier, tandis que les Bulmer incarnent la stratégie d'un entrepreneur en bâtiment. Stanley et Abner Bagg⁸ exploitent un bac à

vapeur sur le fleuve et une taverne à Longueuil et ils construisent, dans les années 1810, plusieurs maisons de pierre et des entrepôts stratégiquement disposés au centre de Montréal. Aux confins de la ville, ils emploient des sous-traitants tels Thomas Barlow et ses frères, venus aussi de la Nouvelle-Angleterre, pour creuser le fossé de la prison, pour recouvrir de planches une route à péage à Lachine, pour fournir des tuyaux de bois au nouvel aqueduc et pour tracer la piste de course de la taverne de Stanley au Mile End. En 1820-1821, Stanley et ses trois associés sont d'importants entrepreneurs du canal Lachine. Les Bagg et leurs partenaires vont continuer durant deux décennies à acheter du bois aux agriculteurs, des madriers de pin blanc et des billes de chêne pour l'exportation et du bois de chauffage pour les prisons, les écoles et la garnison de Montréal. Ils s'approvisionnent en amont de Montréal dans le comté de Beauharnois, au départ dans les territoires colonisés par des protestants, tels Godmanchester et Hinchinbrook, et auprès de fermiers canadiens-français qui défrichent leurs terres dans les paroisses Saint-Timothée, Saint-Anicet et Saint-Zotique.

Dans les deuxième et troisième générations (1850-1875), les Bagg se débarrassent graduellement de leurs grandes propriétés de banlieue qui s'étendent de la rue Sherbrooke à l'hôtel de ville d'Outremont. L'acte de vente exige toujours de l'acheteur qu'il construise promptement et à une échelle assez importante, impliquant un minimum de deux étages et l'obligation d'une façade en pierre, et qu'il construise à des fins résidentielles seulement, conformément au lotissement de Bagg et à ses clauses comportant des règles de zonage et le versement d'une rente constituée destinée à assurer une existence plus que confortable aux veuves et aux filles des troisième et quatrième générations. Lorsque Abner décède en 1852, sa veuve déclare un ameublement d'acajou, des rideaux de damas, 120 pièces de verre taillé, des garde-feu en bronze, des couteaux à dessert au manche d'ivoire. Elle donnera l'argenterie à sa fille en 1888, et jusqu'au couteau à poisson et à la cuiller à moutarde.

À la même époque, l'exemple des Bulmer montre que la famille étendue protestante, comme la famille canadienne-française, vivait dans le partage du travail et du voisinage. Thomas Bulmer était venu du Yorkshire en passant par Trois-Rivières et il avait appris son métier de briquetier à quatre de ses huit enfants. Tous ses enfants eurent aussi de grandes familles (de 13, 11, 8 et 6 enfants) et trois d'entre eux vont maintenir, de 1843 à la fin du siècle, leur association de maçons, en se faisant entrepreneurs en installation et en fabrication de brique et en engageant le réseau familial dans la fourniture de matériaux de construction. L'un épousa la fille d'un propriétaire de scierie, un autre la fille d'un fabricant de brique ; une petite-fille a épousé le propriétaire de la plus grande usine de portes et fenêtres de la ville et un petit-fils, la fille d'un manufacturier en plomberie employant 150 personnes.

Ce que les Bulmer ont réalisé lors des poussées successives de l'industrie de la construction (ses sommets se situent en 1842, 1855, 1864, 1871, 1887 et 1912) est le reflet de la croissance d'une ville, de son enrichissement et de sa capacité d'initiative. Bien que nous n'ayons jusqu'à maintenant mis au jour qu'une partie des contrats, cet échantillon fait ressortir qu'à chaque poussée de la construction correspondent une extension de l'espace résidentiel et une reconstruction du centre impliquant des édifices plus élevés et plus massifs.

Dans les années 1840, Thomas Bulmer et ses fils construisent des maisons de brique dans le Vieux-Montréal. La plus modeste mesure 24 par 28 pieds et comporte trois pièces à l'étage supérieur, des armoires incorporées et une trappe « suffisamment grande pour que l'on puisse monter les double fenêtres » au grenier. D'autres, de mêmes dimensions, comptent deux appartements, celui du haut et celui du bas, comportant l'un et l'autre deux pièces. Sur la terrasse de la rue Dorchester (altitude de 35 m), la maison classique de deux étages compte quatre appartements de 5 pièces chacune, des galeries sur deux niveaux conduisant sur une distance de 20 pieds à des « privés » ou cabinets d'aisance disposés sur deux niveaux. Sur la rue Sherbrooke (altitude de 45 m), la demeure la plus élaborée incorpore un cellier, un puits de lumière, une dépense, des chasses d'eau avec siège et couvercle, des cheminées dont le manteau peint imite le marbre et « une grille de jardin anglais⁹ ».

Dans les années 1850, alors que la Compagnie du Grand Tronc construit le pont Victoria, aménage ses ateliers de construction ferroviaire et fait de la maison à trois étages de *Newcastle-on-Tyne* le prototype de la maison ouvrière en rangée de Montréal¹⁰, le travail des Bulmer est extrêmement varié, comprenant des éléments tels que la construction d'un bureau à l'épreuve du feu pour le notaire Gibb et la chambre à tonneaux de la distillerie Molson. Cependant, la plus grande partie de leurs contrats est effectuée dans les nouveaux quartiers aisés, notamment dans le domaine Burnside qui appartient à l'Institution royale (l'Université McGill). Les fils Bulmer y construisent les nouveaux modèles de l'élégance urbaine : University Terrace avec ses façades en pierre de taille, Wellington Block sur la rue Sainte-Catherine, ensemble disposé en terrasse et comptant onze unités sur Brunswick, ainsi que St. George's Place (terrasse de huit unités sur la rue Cathcart) et Mount Royal Terrace avec ses 12 unités sur l'avenue McGill College (Hanna, 1977). Mais il y avait aussi bien entendu des commandes spéciales, telle la maison de Champion Brown, de style italien, avec sa plomberie dernier cri : accessoires en noyer et robinets de marbre, baignoire en fer galvanisé avec douche américaine, becs de gaz dans toutes les pièces et cuves à laver pourvues d'eau chaude.

À la fin des années 1860, à l'époque où les charpentiers de Saint-Lin s'installent à Montréal, les familles à l'aise ont pratiquement abandonné le

Vieux-Montréal au monde des affaires ; les Sœurs Grises et les Sœurs de l'Hôtel-Dieu ont déménagé leurs hôpitaux et en ont reconverti les sites en entrepôts ; et les Bulmer se spécialisent dans d'imposants contrats de maçonnerie de brique destinés à la nouvelle génération d'édifices commerciaux de six étages, au cœur du district financier¹¹. Lorsque la prochaine poussée atteint son sommet (1886), l'habitation en banlieue est en demande chez la classe moyenne et les petits-fils Bulmer commencent à développer des secteurs dans Outremont et Côte-des-Neiges ; ils se perpétueront dans le siècle qui s'ouvre par des cottages jumelés à l'extrême ouest de Westmount.

L'immigration ininterrompue de cuivreurs et de mécaniciens en provenance de l'Angleterre, ainsi que de commis et de domestiques du Québec et de l'Ontario rural, a alimenté la diversité du Montréal protestant, de sorte qu'à la fin du siècle la communauté offre un éventail étendu de niveaux sociaux, depuis les riches familles du Mont-Royal, les Bagg et les Bulmer de la terrasse Sherbrooke, les commis et les arpenteurs de la terrasse Dorchester et les modestes ménages des travailleurs du Grand Tronc, installés dans la plaine inondable de Pointe-Saint-Charles.

6. LES IRLANDAIS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL

Si nous utilisons la même stratégie pour échantillonner la communauté catholique irlandaise, nous découvrirons, à travers l'expérience des hommes et des femmes du nom de Ryan, l'injection massive du travail effectué à la force des bras dans les soubassements de la ville, en même temps qu'une résistance acharnée à une exploitation sans merci. En dépit d'énormes difficultés, les Irlandais ont fini par arracher la promesse d'un meilleur niveau de vie pour leurs enfants.

Une foule de nouveaux arrivants ont défriché et labouré. Certains se sont fait commis, puis marchands dans les commerces du beurre et de la bière, centrés sur Montréal, et plusieurs d'entre eux se sont mariés dans la communauté canadienne-française. Comme l'exode irlandais s'accélérait durant les années 1820 et 1830, des milliers d'Irlandais se sont frayé un chemin en amont, dans les défrichements du Haut-Canada, séjournant une année ou deux au passage dans des camps de bûcherons ou sur les chantiers des canaux, ceux de Lachine, de Rideau et de Beauharnois. Les maxima du nombre d'arrivées (50 000 par été) en 1831 et 1832 correspondent aux épidémies de typhus et de choléra.

Le premier grand chantier était celui du canal Lachine où Stanley Bagg et ses trois associés étaient les entrepreneurs (années 1820). Les quatre partenaires estimaient leur temps à 25 shillings par jour pour la surveillance de 2 000 travailleurs, le plus souvent des Irlandais catholiques qui gagnaient un ou deux shillings par jour. La succession en cascade des contrats de clôture de Bagg jette une lumière crue sur

la hiérarchie sociale : pour une clôture à cinq traverses fixées à des piquets de cèdre disposés sur toute la longueur du canal (8 milles), le groupe de Bagg recevait 50 shillings par arpent ; ils sous-traitèrent ce travail pour 27 shillings l'arpent à un habitant qui par la suite a acheté des matériaux et engagé un journalier à cinq shillings l'arpent.

Les projets de canalisation des années 1840 comprennent l'élargissement du canal Lachine et l'aménagement de roues hydrauliques. En 1843, les contrats de Lachine et de Beauharnois ont à nouveau fait appel à des groupes de 2 000 à 3 000 ouvriers dont les doléances étaient les mêmes que celles des années 1820 : les bas salaires (2 ou 2,6 shillings par jour), les journées de 12 heures, les mises à pied par temps pluvieux, un seul jour de paye par mois et un système de troc qui les lie au magasin du contracteur¹². Les tensions étaient aggravées du fait qu'elles entraînaient les Irlandais dans les hostilités partisans et sectaires des élections municipales de Montréal.

L'implantation d'immigrants a graduellement consolidé la communauté d'épiciers, de charretiers, de taverniers et de forgerons du Montréal irlandais et catholique, lequel célèbre la saint Patrick en 1847 par la consécration d'une belle et grande église. Les leaders irlandais, tant protestants que catholiques, voient dans cette célébration l'occasion d'un geste de sympathie pour la population affamée de l'Irlande et mobilisent toute la ville pour l'envoi de secours, sachant pertinemment qu'au même moment une centaine de bateaux surchargés viennent de quitter Liverpool à destination de Québec. Au cours de la saison de navigation, 100 000 personnes se sont ainsi amenées, le plus grand nombre jamais observé, apportant le typhus et le choléra qui vont faire 6 000 morts en juillet à Montréal. Aggravé par la dépression et l'endettement, ce scénario tragique va se répéter en 1849.

Dix ans plus tard, alors qu'ils construisaient le pont Victoria (1859), les travailleurs irlandais du contingent suivant recueillirent les ossements de ceux qui étaient décédés en 1847 et érigèrent à leur mémoire un bloc de pierre haut de 10 pieds. À cette époque, environ les deux tiers des chefs de famille irlandaises étaient encore des journaliers, mais ils représentaient une force politique significative. Thomas Ryan, l'un des plus anciens et des plus fortunés des négociants irlandais catholiques, se construisait une demeure dans le Golden Square Mile ; et Michael Ryan, tailleur et marchand en confection, se faisait construire deux élégantes demeures sur Prince Arthur, tandis que le « contracteur » Patrick Ryan y charroyait les débris de la vieille Christ Church.

Dans les années 1870, à l'époque où Ferdinand Beauchamp et ses cousins construisaient des maisons dans l'est et que les frères Bulmer bâtissaient sur la Place d'Armes, les Irlandais ont saisi les occasions que le deuxième élargissement du canal Lachine offrait à

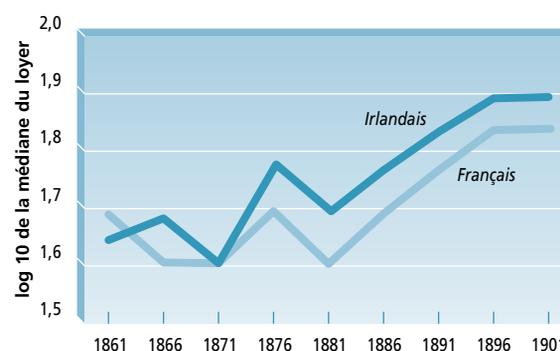
l'entreprise. Le même Patrick, alors engagé dans le commerce de récupération avec sa femme, vend une petite bande de terrain dont la position est stratégique pour l'agrandissement. Le même Thomas, devenu membre du Parlement, subdivise une vaste propriété le long du canal. Le briquetier John Ryan entreprend la construction d'un laminoir tandis que McDonnell et Ryan (de l'est de l'Ontario) détiennent l'un des cinq gros contrats de l'élargissement du canal¹³ ; Annie Ryan, la veuve d'un maraîcher, achète un terrain inondé par la construction du canal, avec droit d'assainissement. Francis Ryan, autrefois meunier, est moins fortuné lorsqu'il construit quatre petites maisons sur la rue des Manufacturiers le long du canal et décède endetté de 4 000 \$. Sa femme et ses neuf enfants renoncent à leur propriété insolvable ; mais à la vente à l'encan de leurs quelques meubles, le fils aîné rachète l'horloge et parviendra, 12 ans plus tard, à recouvrer la maison construite par son père.

Les conditions de logement des Irlandais fournissent la preuve la plus évidente de leur réussite aux deuxième et troisième générations. En termes de loyer médian, du nombre de pièces par famille et de la surface de plancher disponible par personne, l'ensemble des familles Ryan montre une progression de cinq ans en cinq ans. D'abord concentrés autour de l'église St. Patrick, dans Griffintown (la rue McCord) et le long du canal Lachine, les Ryan se répandent rapidement dans les autres parties de la ville. À la fin du siècle, alors que les ménages de la troisième génération sont en train de s'établir, des réformateurs comme Herbert B. Ames assimilent toujours Griffintown au taudis irlandais, mais à cette époque les quatre cinquièmes des Ryan ont quitté ce voisinage périmé et vivent dans des logements dont le confort se situe au-dessus de la moyenne.

L'amélioration du logement suit la progression de l'activité socioprofessionnelle. En 1860, près de la moitié de chefs de ménage catholiques irlandais sont des journaliers ; 20 ans plus tard, ils rejoignent l'échantillon canadien-français, avec une majorité d'emplois semi-spécialisés, tels que charretier ou peintre ; et en 1901, ils sont en meilleure posture que les Canadiens français, du fait qu'ils remplissent de nouveaux types d'emplois qui exigent la lecture, l'écriture, le calcul et les deux langues. Cette progression est encore plus impressionnante si l'on considère le chemin parcouru d'une génération à l'autre. En 1891, les chefs de ménage Ryan sont pour une moitié nés en Irlande et pour une moitié nés au Canada, pères et fils compris. Parmi les pères, on compte 40 % de journaliers, mais parmi les fils on n'en compte qu'un seul. Cette situation persiste en 1901 et explique pourquoi les fils gagnent plus que les pères et pourquoi les jeunes chefs de famille chez les Irlandais gagnent plus que les chefs de famille plus âgés. Mesuré à la même aulne, la progression socioprofessionnelle des Beauchamp par rapport à leurs pères d'origine rurale est du même ordre, mais

la mobilité ascendante ne paraît pas dans les moyennes d'ensemble influencées par l'apport continu de migrants ruraux.

FIGURE 3
Valeur médiane du loyer



EN 40 ANS, LA MAJORITÉ CANADIENNE-FRANÇAISE RÉALISE DES GAINS IMPORTANTS, MAIS LES IRLANDAIS CATHOLIQUES, DANS UNE SITUATION RELATIVEMENT MAUVAISE EN 1880, SE TROUVENT, À LA FIN DU SIÈCLE, EN MEILLEURE POSTURE QUE LES CANADIENS FRANÇAIS.

Les compagnonnages de travail entre Irlandais catholiques apparentés rappelle le modèle canadien-français. Ann Mulhern, son père, son mari Arthur Ryan et son frère ont partagé durant des années une étable, avec sa cour. Kate Ryan a exploité une taverne qui utilisait les équipements et les pompes à bière que son père lui avait apportés de Saint-Colomban, pour ensuite et à son tour prêter de l'argent à son beau-frère qui s'installait à New York comme marchand. Ainsi, les partenariats, les entreprises et les endossements reposaient-ils sur les liens du sang. Chaque réseau de ce type devenait la base d'un microvoisinage dont les ramifications ont formé la texture sociale de la paroisse de St. Patrick, puis des paroisses de St. Ann, St. Mary, St. Gabriel et St. Anthony. Notre cohorte de mariages pour l'année 1899 montre que les Irlandais catholiques, davantage encore que les Canadiens français, tendaient à se marier à l'intérieur de leur paroisse. Le choix le plus plausible était ensuite celui d'un partenaire en provenance d'une autre paroisse irlandaise et, par-delà, celui de quelqu'un d'une communauté irlandaise catholique de l'Ontario ou de l'État de New York. Le bassin d'attraction de Montréal sur les Irlandais catholiques est remarquable, s'étendant jusque dans l'est de l'Ontario au sud de l'Outaouais et jusqu'à une lisière de villages disposés sur le rebord nord-ouest de la plaine de Montréal.

7. LA VILLE EN CHANTIER

Tels les cercles de sorcières que dessinent les champignons durant la nuit, une couronne de nouveaux édifices apparaît à chaque poussée urbaine. Quels sont les habitants de ces couronnes ? Jusque dans les années 1850, ce sont les pauvres qui vivent sur les franges et marchent jusqu'à leur travail, sur les quais ou dans les marchés du centre. Cependant, à partir des années 1860, leur coin de verdure est constamment grugé par

le développement des résidences de banlieue et par l'apparition de banlieues industrielles. Parmi les occupants de cette bordure, il y a les constructeurs eux-mêmes que nous allons examiner, afin de saisir les processus de réorganisation de l'espace urbain.

À Montréal, en 1860, les métiers spécialisés de la construction occupent un cinquième de la population active, les journaliers un autre cinquième et les charretiers environ un dixième¹⁴. Dans les étés les plus fébriles, une moitié de la population active peut avoir été engagée dans la construction. En 1900, parmi les 370 chefs de ménage du Montréal « miniaturisé » de notre échantillon, un sixième sont des membres des métiers de la construction : 38 % d'entre eux sont des Canadiens français, et plusieurs d'entre eux, tels Ferdinand Beauchamp et ses cousins, ont construit leur propre maison ; 21 % sont des protestants (pour un total de 113), pour la plupart des plombiers et des électriciens, y compris tous les hommes de la famille étendue des Bulmer; mais pratiquement aucun n'est Irlandais catholique.

Comme Ferdinand et Isaïe Beauchamp, qui ont toujours vécu à deux pas de leur lieu de travail, les artisans de la construction tendent à vivre sur les franges de la ville et à suivre la zone en construction en se déplaçant régulièrement vers l'extérieur. Les briqueteurs par exemple – qui comptent environ une centaine de chefs de ménage en 1860 et plus de 300 en 1900 – se déplacent continuellement vers le théâtre des activités. La plupart des hommes de métiers préfèrent l'axe de la rue Saint-Laurent, la *Main* aux extrémités de l'est ou de l'ouest de la ville, et leurs attaches résidentielles diffèrent en fonction de l'importance de la paye, de la matière première utilisée et des identités culturelles : les entrepreneurs habitent, le plus souvent, sur les hauteurs, les tailleurs de pierre près des carrières et les plâtriers au sein d'un noyau canadien-français¹⁵.

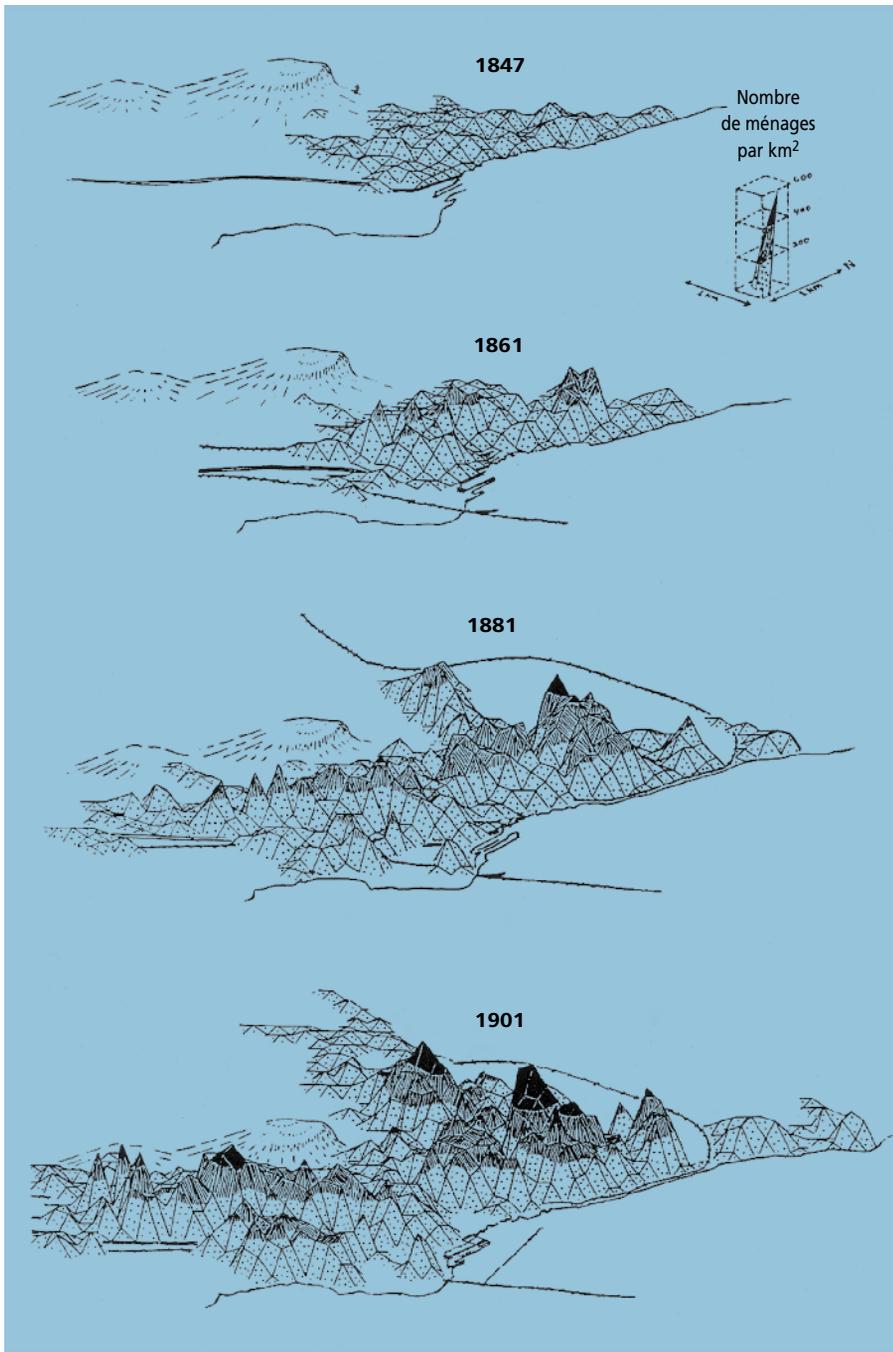
En additionnant tous les métiers de la construction pratiqués par les chefs de famille (d'après le rôle d'évaluation), représentons-nous leurs configurations résidentielles à trois dates successives, à la manière d'une reconstitution cinématographique. Si, à partir de la Douane¹⁶ prise comme centre, nous traçons des cercles à tous les demi-kilomètres, nous sommes en mesure d'évaluer l'évolution du degré de concentration de la population d'une phase à l'autre. La moitié de la population réside dans un rayon de un kilomètre du centre en 1861 ; mais en 1881 c'est dans la couronne suivante (rayon de un à deux kilomètres) que se trouve la moitié de la population ; et en 1901, dans celle de deux à trois kilomètres. Cette transformation s'est effectuée par l'occupation des logements neufs de la phase précédente, pendant que les constructeurs eux-mêmes s'établissaient dans la couronne qui allait héberger la prochaine phase de croissance. Les gens de métiers de la construction, telle une vague déferlante, se déplacent vers la périphérie et laissent derrière eux, dès 1900, le « trou de

beigne » du centre-ville abandonné au commerce. Certaines personnes demeurent liées au centre par des emplois impliquant des heures de travail longues et irrégulières : coiffeurs, cheminots, modistes, messagers et débardeurs. Le noyau des activités diurnes se vide désormais la nuit pour devenir l'objet d'un mode de développement qui requiert des édifices prestigieux de plus grande taille.

À mesure que la ville s'étend, le mouvement de carrousel s'accélère. Les rentes foncières les plus élevées se trouvent tout à fait au centre où les ménages ne peuvent plus faire compétition aux commerçants et aux banquiers. De sorte qu'en 1900, les loyers les plus élevés et les densités résidentielles les plus fortes se situent à une distance de un kilomètre du centre et que les migrations de travail quotidiennes doivent être prises en considération, étant donné que le gros de la population vit au-delà de cette distance. À mesure que la ville s'approche du demi-million d'habitants, chacun doit faire face à des contraintes de temps et d'argent et une adaptation doit se produire. Il y a trois solutions possibles : des moyens de transport public plus rapides et à meilleur marché, un déplacement massif des lieux de travail vers la banlieue ou bien encore le logement d'une plus grande quantité d'habitants par mètre carré de terrain par la construction en hauteur. Nous verrons que les trois stratégies ont été utilisées.

D'après la valeur des taxes foncières, la construction des espaces de travail évolue en proportion de celle des espaces résidentiels. Mais tandis que la fonction résidentielle s'appropriait des espaces à des distances de plus en plus grandes, les emplois demeuraient, quant à eux, puissamment concentrés au centre, de sorte que le temps moyen des migrations de travail s'est allongé. En mettant en parallèle les lieux de travail et l'espace résidentiel disponible, on peut se faire une idée de la manière dont évoluaient les migrations quotidiennes, si l'on suppose que les travailleurs s'arrangeaient pour minimiser la durée du temps de déplacement. En 1848, les deux tiers des travailleurs pouvaient résider dans la couronne où se trouvait leur lieu de travail et, même en 1861, 3 % seulement d'entre eux avaient à marcher plus de 25 minutes pour s'y rendre (2 km). Ce très petit nombre correspondait à des gens de revenu élevé qui pouvaient s'offrir des chevaux ou se prévaloir du nouveau tramway à chevaux. En 1880 cependant, ce sont des milliers de travailleurs, peut-être 40 % du total, qui doivent franchir plus de deux kilomètres ou qui doivent en franchir plus de trois, ce qui est le cas de 8 000 d'entre eux. Il n'y a pas qu'une coïncidence dans le fait que l'agitation pour la réduction de la semaine de travail ait gagné toute l'Amérique du Nord en 1886 et dans le fait que des investissements massifs aient été effectués dans l'électrification des transports publics en 1891. En 1900, la moitié des ménages montréalais travaillaient sans doute encore à l'intérieur de l'auréole où ils habitaient, mais au moins un tiers d'entre eux devaient franchir

FIGURE 4
Les densités résidentielles



plus de trois kilomètres et 5 000 plus de quatre. En d'autres termes, une moitié de travailleurs pouvaient encore se rendre à pied à leur travail tandis qu'une autre moitié devaient se déplacer encore plus loin qu'auparavant. Par exemple, les travailleurs du Grand Tronc, qui pour 90 % résidaient à la distance d'une brève marche à pied en 1880, devaient parcourir en 1900 des distances bien plus considérables, en utilisant sans doute le tramway électrique.

Au cours des années 1860, les ruraux, au lieu de fabriquer eux-mêmes leurs chaussures et leurs meubles, se sont mis à importer des marchandises manufacturées, des vêtements et des produits alimentaires de la ville. Et, dans les années 1870, les villes se sont emparées des fabrications du beurre, du fromage, des voitures, des cotonnades, du tabac et de l'imprimerie. Entre 1871 et 1901, la part de Montréal dans le produit manufacturier du Québec est passée du quart à la moitié. Ce qui a été rendu possible par le déverse-

ment des travailleurs ruraux de la plaine de Montréal vers la ville. Car la demande de main-d'œuvre doublait tous les cinq ans, même si les salaires augmentaient peu, ne se situant que légèrement au-dessus du travail agricole (Dauphin, 1994 : 15-17).

La nouvelle échelle de la ville et de ses activités se traduit par un nouveau paysage. Les réservoirs à gaz cylindriques, les hautes cheminées, les clochers proéminents et les châteaux des barons de l'industrie ont transformé la silhouette de la ville. Et on a ajouté des étages aux écoles et aux couvents comme aux bureaux et aux magasins à rayons. Rivalisant avec la grande demeure de Hugh Allan, le Royal Victoria Hospital s'est élevé sur les flancs du mont Royal. Tant à l'est qu'à l'ouest, les manufactures de tabac donnent l'exemple des immeubles massifs comprenant plusieurs étages que l'on trouve dans la banlieue industrielle. À l'est, les cours à brique des Bulmer ont été reconverties pour devenir une raffinerie de sucre, un entrepôt et une manufacture de tabac. Et James Ryan et son fils comptent parmi les travailleurs spécialisés qui quittent Sainte-Cunégonde pour Maisonneuve en 1891, en suivant leur employeur, un important fabricant de papier-tenture. Pour ses 500 commis de bureau, le Grand Tronc construit en 1900 un immeuble de cinq étages, comportant un hall taillé à même du marbre importé, grâce à une scie mécanique actionnée à la vapeur et qui peut accomplir le travail de 35 tailleurs de pierre. L'élégante reconstruction de la Banque de Montréal devient le symbole de la nouvelle échelle du capital et de l'institution financière, tandis que la Banque du peuple, instrument de l'élite canadienne-française, double, elle aussi, le volume de son immeuble. La rue Saint-Jacques devient un canyon et c'est tout le Vieux-Montréal qui prend l'allure de l'espace oppressant, sombre et austère, où sa grandeur se trouve resserrée.

8. L'ENTASSEMENT DE LA POPULATION

Les densités résidentielles portent la marque de l'entassement au sol. Mais pour utiliser une image plus émouvante que la mesure conventionnelle du nombre de ménages par kilomètre carré, imaginons que le mont Royal est entouré de « montagnes » de gens. Chaque sommet s'en détache avec son identité propre et une certaine aura politique : tel Pointe-Saint-Charles et ses chemins de fer en arrière-plan, Saint-Henri avec ses ouvriers d'usine à l'ouest, et le sud du quartier Saint-Antoine, où les charretiers et les journaliers s'agglutinent aux gares de chemin de fer ; au nord, il y a Saint-Jean-Baptiste et à l'est Saint-Jacques avec sa masse de cordonniers dans les fabriques de chaussures.

Aussi tard qu'en 1850, les deux tiers des maisons de Montréal étaient de bois, avec un toit à pignon en pente raide, un grenier et des lucarnes. Conçues pour le logement d'une famille, elles étaient semblables aux demeures du Québec rural et construites en « pièce sur pièce ». Le rang social s'exprimait à travers le choix



L'ARRESTATION D'UN MEURTRIER NOUS A FOURNI CETTE IMAGE D'UNE MAISON DE BOIS DE LA RUE WILLIAM, TYPE DE LA MAISON USUELLE DES ANNÉES 1850.

L'Opinion publique,
17 juillet 1879, p. 346

entre le bois et la pierre ; et une maison de bois pouvait être rehaussée d'un revêtement de brique. Par réaction aux incendies de 1850 et de 1852 qui ont détruit 15 % du stock immobilier de la ville, l'évolution vers de nouveaux types de construction s'est faite rapidement. Toute nouvelle construction était revêtue de briques et comportait la plupart du temps deux étages où deux familles étaient logées, l'une au-dessus de l'autre, réparties par paires dans des duplex jumelés, disposés en terrasse. Plusieurs pratiques ont contribué à l'augmentation des densités, soit le double logement en cour-arrière (années 1850), l'évolution vers des édifices à trois étages comprenant un soubassement « anglais » accessible à la lumière du jour, des types de toiture qui permettaient le plein usage de l'étage supérieur (années 1860) et, dans les années 1880, l'introduction du triplex montréalais classique avec son toit en terrasse et ses trois ou quatre étages¹⁷.

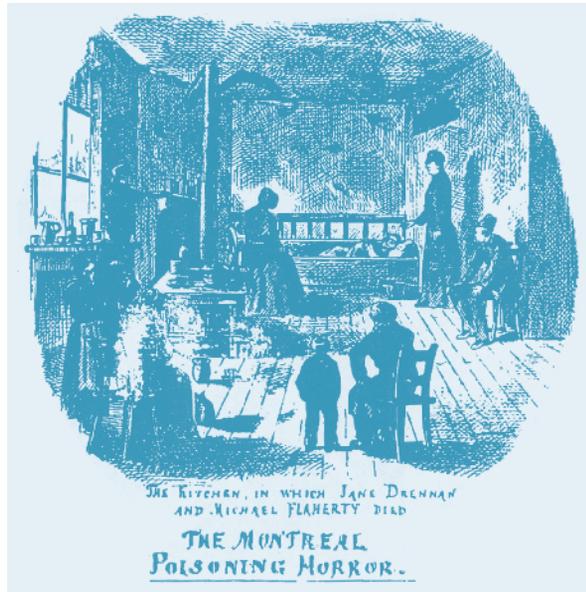
Bien qu'à Montréal on n'ait pas construit d'immeubles locatifs d'aussi forte densité qu'à Glasgow, New York, Chicago et Paris, les densités de population se sont beaucoup accrues. Dans les quartiers les plus peuplés, la densité résidentielle a triplé entre 1860 et 1900. Là où une famille agricole occupait de 90 à 120 arpents et où une ou deux familles villageoises n'en occupaient plus que la moitié de un, c'est de 20 à 60 familles qu'il fallait compter sur un seul arpent urbain. Et avec des densités plus élevées, la lumière, l'air et l'eau devenaient rares. Presque tous les logements montréalais jouissaient alors d'un accès direct à l'eau, dans la maison ou dans la cour, mais la moitié ne disposait encore que d'un seul robinet pour deux ou trois familles et un ménage sur six était encore astreint au cabinet d'aisances extérieure (Bradbury, 1993 : 156 ; Ames, [1897] 1972 : 45). Montréal était reconnu pour ses hauts taux de mortalité infantile durant les mois d'été (le triple de ce que l'on observe en d'autres saisons) et ce sont les rues de plus forte densité résidentielle qui connaissaient les taux les plus élevés de mortalité infantile¹⁸. La propension des Irlandais à fuir les rues à haute densité s'apprécie, en 1880, en termes de survie des enfants. Car les Irlandais tentent d'échapper à la vieille

rangée de maisons sises à l'arrière de la rue McCord à son allure rachitique, étriquée, face à des hangars crasseux et à des « privés » infestés de microbes. Dans une maison, adjacente à une étable, on y a rapporté l'existence de huit familles dont l'une de quatre personnes réparties en deux chambres, toutes les quatre atteintes de diphtérie ou de typhoïde¹⁹.

9. DAVANTAGE D'ESPACE PAR PERSONNE LOGÉE

Bien que le nombre d'habitants par kilomètre carré ait augmenté entre 1850 et 1900, on constate, pour la même période, une diminution du nombre de personnes par mètre carré de plancher. Les nouveaux modes de densification urbaine permettent une amélioration du niveau de vie, notamment une plus grande disponibilité d'espace à l'intérieur du logement. Une distinction s'impose entre le surpeuplement des logements (en diminution) et la densité résidentielle (en augmentation). Le logement le plus répandu à Montréal passe de trois pièces en 1860 à quatre en 1900, tandis que la taille du ménage va en diminuant : passant de près de sept personnes en 1842, à six en 1861, à cinq dans les années 1880 et 1900 (alors qu'elle est inférieure à trois aujourd'hui)²⁰. À la fin du siècle, l'entassement des familles a déjà beaucoup diminué, ce qui représente un progrès à l'époque même où des réformateurs municipaux comme Herbert B. Ames entreprennent de dénoncer le surpeuplement des logements. Selon les critères d'aujourd'hui (plus de une personne par pièce), on peut dire que les trois quarts des familles montréalaises étaient entassées en 1860, que 40 % d'entre elles l'étaient en 1900 ; mais qu'à la même date seulement 6 % auraient manqué de satisfaire au standard britannique contemporain (plus de deux personnes par pièce, les enfants étant comptés comme des demi-personnes).

Pour se représenter l'intérieur d'une maison de taille moyenne, faisons une visite à Léon Beauchamp. Léon, ses trois frères et un beau-frère, sont tous charretiers. Lorsqu'ils arrivent à Montréal vers 1852, ils



EN 1873, UN ACCIDENT TRAGIQUE A FAIT CONNAÎTRE L'AMÉNAGEMENT D'UN INTÉRIEUR TYPIQUE AVEC SON TUYAU DE POÊLE ; ENTOURÉS DE RELATIONS ET DE SŒURS INFIRMIÈRES, SES OCCUPANTS Y ÉTAIENT MOURANTS POUR AVOIR INGÉRÉ DU VIN DÉROBÉ DE LA SLEIGH D'UN PHARMACIEN.

EXTRAIT DE MONTREAL POISONING HORROR, 1873
Canadian Illustrated News, 6 décembre 1873, p. 356.

habitent à côté les uns des autres sur la rue Brock, site par excellence du roulage et du cheval de trait, près du port et de la brasserie Molson. En 1855, ils étaient parvenus tous ensemble à acheter et à construire sur Durham près de Dorchester²¹, de telle sorte que chacun puisse y loger son cheval et sa charrette et atteler pour le transport de l'eau. Chaque ménage a plusieurs enfants et possède une petite maison de bois, double, et loue trois logements à d'autres couples. Parmi leurs locataires successifs, il y a des charretiers et des fermiers qui viennent tout juste d'arriver de Saint-Rémi, de Saint-Lin, de Saint-Roch et de l'Épiphanie.

D'après l'inventaire effectué lors du remariage de Léon (1863), nous pouvons nous faire une idée de leur niveau de vie. Les biens de la famille sont évalués à 100 \$ dont une moitié en équipement pour le transport de l'eau, soit un cheval de trait blond, deux charrettes et deux « sleighs », divers contenants et des barils. Leur ameublement comprend un poêle et un tuyau de poêle, une petite commode, un banc-lit, un grand et un petit lit avec leurs couvertures et leurs oreillers, une table de cuisine et huit chaises, une poêle à frire, un chaudron et une soupière, une horloge, cinq tableaux encadrés et deux petits miroirs, un balai, un pot de chambre et un crachoir, une montre en argent et un quart de baril de farine. Vingt ans plus tard, lorsque Léon décède, sa troisième épouse Scholastique et ses enfants habitent toujours le même type de maison à un étage comprenant trois ou quatre pièces, mais ils vivent un peu plus confortablement ayant ajouté une desserte en pin, un vaisselier encastré et une chaise berçante, une lanterne, une nappe, un rouleau à pâte et un rideau blanc pour le lit.

La famille de Léon est un bon exemple des améliorations apportées au mode de vie de la famille montréalaise dans l'espace de ces 20 années. Un journalier du voisinage décrit en 1887 les 400 pieds carrés de plancher de sa maison de deux étages laquelle comprend une pièce de 20 pieds par 10 pieds au rez-de-chaussée et deux pièces à l'étage. Sa femme doit encore chercher l'eau dans la cour. Un travailleur spécialisé, mieux payé, peut jouir d'une surface de plancher de 50 % plus grande (660 pieds carrés) dans un triplex neuf comptant trois pièces sur un même niveau, et trois familles sur le même lot²². En 1900, les conditions sont encore meilleures et la moitié de toutes les familles habitent des logements plus grands, de 600 à 750 pieds carrés, comptant quatre et cinq pièces, avec eau courante et toilettes équipées d'une chasse d'eau. Pour la plupart d'entre elles, le loyer représente de 15 à 20 % du revenu.

Cependant, l'éventail des loyers ne change pas durant ce demi-siècle. Les appartements en mansarde de Léon se louent de 4 \$ à 6 \$ par mois, les logements neufs de Ferdinand de 8 \$ à 10 \$ (la moyenne est de 8 \$ pour toute la ville), et les jolies maisons en terrasse de John Bulmer 25 \$ par mois. Les locataires de Bulmer se trouvent parmi les familles les plus aisées de Montréal, lesquelles occupent le tiers de l'espace total de logement bien qu'elles ne fassent que le dixième du nombre des familles, tandis que Léon et ses locataires appartiennent aux deux tiers des ménages qui s'entassent dans le tiers de l'espace total de logement. Le surpeuplement est plus intense chez les couples dans la trentaine et il est plus répandu chez les familles canadiennes-françaises, à tous les âges de la vie.

Bien que l'ensoleillement ou l'aération ne se mesurent pas aussi facilement qu'une surface de plancher, les logements les plus spacieux se trouvent néanmoins dans les environnements les moins denses et les plus soignés, où les taux de survie sont les meilleurs. Chaque année, le premier de mai, Montréal vit le jour du déménagement, cette procession de petits désagréments et de petites satisfactions, où les ménages, soudés les uns aux autres par les liens de la solidarité familiale et les contraintes du pouvoir d'achat, jouent le grand jeu d'une lutte pour le contrôle d'une minuscule parcelle de l'habitat urbain.

10. DANS LA FOULÉE DU PROGRÈS

Modeste mais appréciable, la progression des niveaux de vie que nous avons observée à travers la succession des générations de résidents irlandais et canadiens-français était fondée sur le renouvellement incessant du flot des migrants et l'anticipation d'un potentiel de croissance. À la fin du siècle, la population de la plaine environnante déferlait à nouveau sur la ville et la population canadienne-française allait en augmentant, tandis que les populations d'origine anglaise et celte s'accroissaient plus lentement et que les autres groupes atteignaient les 4 %.

Dans ces quatre pour cent, se trouvent des terrassiers italiens qui remplacent les Irlandais sur les chantiers de construction, qui construisent des tramways et des quais à Montréal à la fin des années 1890 ou installent les rails du chemin de fer dans les marais de Sept-Îles et de North Bay. Des travailleurs chinois sont expédiés par train depuis Montréal vers les chemins de fer du Mexique, tandis que d'autres attendent sur place une occasion. Des jeunes filles protestantes d'Angleterre et de l'Ontario rural vont remplacer les servantes irlandaises de la génération précédente et les tailleurs juifs de l'Europe de l'Est succéder à la maïsonnée de couturières irlandaises. Les colporteurs juifs et libanais transportent les marchandises montréalaises jusque dans les campagnes et leurs enfants vendent à la criée *La Presse* et *The Star*.

Alors que les populations italiennes et juives ont déjà amélioré leurs conditions de logement, les immigrants récents se trouvent toujours perdants, sujets à l'exploitation de leur travail et à un entassement extrême qui entraînent d'énormes différences d'une maison à l'autre. Dans un même îlot de la rue LaGauchetière, le recensement de 1901 enregistre plusieurs centaines de journaliers chinois logés deux par pièce et, dans les ruelles au sud de la gare Windsor ou

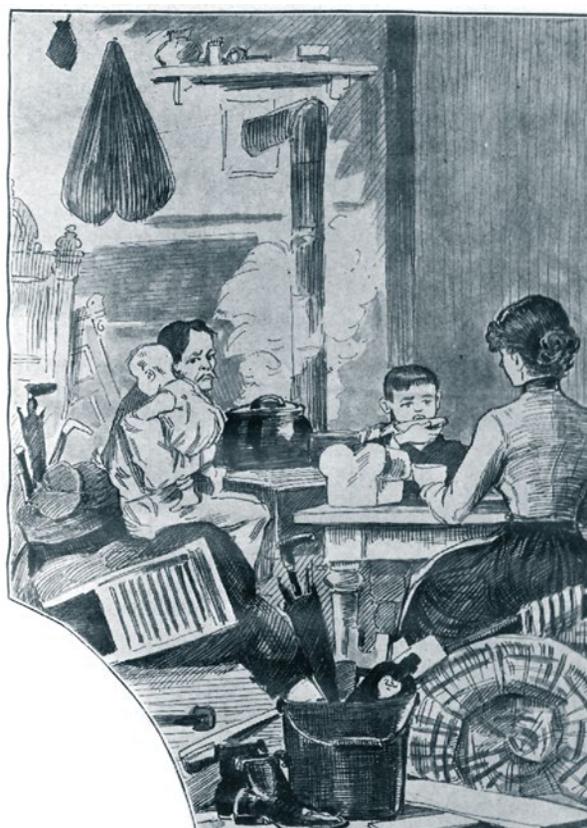
dans l'est près des quais, des pensions de famille italiennes où l'on dénombre 28 personnes pour 5 pièces, 14 personnes pour 6 pièces, 29 personnes pour 7 pièces et 16 personnes pour 6 pièces.

Ces nouvelles fibres de la texture montréalaise témoignent d'un même attachement à la parenté et au patrimoine, d'un même acharnement et d'une même détermination pour la possession d'une maison et l'implantation d'une famille étendue. Les longues heures d'un travail exténuant les rendent essentielles à l'emprise de Montréal sur l'économie canadienne, essentielles aux modes de vie et à l'ambition sans cesse renouvelée des populations en place qui ont recours aux bonnes étrangères pour réchauffer leur petit déjeuner, aux blanchisseurs chinois pour amidonner leurs cols de chemise, aux porteurs noirs de la voiture Pullman pour leurs fugues estivales, aux joueurs d'orgue et aux fleuristes italiens pour égayer leurs dimanches après-midi.

À travers la marée des migrations humaines, l'édification des fortunes et la mise en scène des symboles de la richesse et du pouvoir ont accompagné le renouvellement et le redéploiement de l'énergie humaine dans le paysage montréalais. En raison d'une ségrégation très rigoureuse et très manifeste dans ses symboles, la polarisation de la richesse et de la pauvreté est devenue plus apparente. Toutefois, en dépit de la persistance d'inégalités aussi marquées, la plus grande partie de la population vit, à la fin du siècle, dans des logements un peu plus spacieux. Sans doute plus vulnérable qu'elle ne l'était à la contagion et plus sensible aux avatars du coude à coude quotidien, elle vit néanmoins dans la connivence de la vitesse et du spectacle urbain. Et davantage de jeunes reçoivent de l'instruction, aspirent à des emplois modernes, prennent le tramway, lisent les journaux du samedi, apprennent l'élocution au Monument national ou passent une soirée au parc d'amusement Sohmer. À l'exemple des Parisiens qui érigent la tour Eiffel et des Londoniens qui célèbrent le jubilé de la reine Victoria, les Montréalais croient profondément au progrès, en ce tournant de siècle.

11. RÉTROSPECTIVE

À l'aube d'un nouveau siècle, jetons un regard sur la croissance massive qui a caractérisé Montréal au cours du siècle précédent. Le travail acharné de Patrick, de Ferdinand et de Thomas s'y est incrusté dans des caves et des tunnels, ciselé dans des moulures et transformé en briques. Les fenêtres ne sont pas toujours aussi resplendissantes ni les rideaux aussi blancs qu'ils l'étaient lorsque Scholastique les entretenait ; le bar du coin est moins accueillant que la taverne de Kate et le berceau en pin d'Émilie est vraisemblablement occupé par des géraniums plutôt que par un nourrisson. Qu'avons-nous appris, cependant, sur les processus par lesquels la cité se construit ?



LES BANDES DESSINÉES DU MOVING DAY (PREMIER MAI) PERMETTENT DE SE FAIRE UNE IDÉE DES EFFETS DES FAMILLES BOURGEOISES ET OUVRIÈRES DANS LES ANNÉES 1870.

ON MANGE SUR LE POUCE!, 1902.
Le Monde Illustré, 3 mai 1902, p. 13

Dans les déferlements d'une activité incessante, une masse impressionnante d'immeubles a pris forme. Montréal était alors le pôle de croissance du Québec et la ville était une solution de rechange à la colonisation des terres marginales ou à l'exil aux États-Unis. À chaque génération, un nouvel apport de main-d'œuvre a exercé une poussée sur l'économie de Montréal, a suscité la formation d'une nouvelle couronne en périphérie et a entraîné la reconstruction du centre par l'édification d'immeubles plus grands et plus massifs. Comme les logements et les lieux de travail allaient en s'entassant de plus en plus en hauteur et qu'il en résultait une plus grande quantité d'habitants par mètre carré au sol, l'entrepreneur capitaliste retirait de son « champ urbain » une moisson plus abondante. Tout à fait au début du siècle, Montréal a accumulé une grande richesse dans des opérations de défrichement et de construction conduites dans la campagne environnante et elle a réalisé, par la suite, des profits sans cesse croissants par la diffusion des produits manufacturés dans les campagnes. Avec la circulation plus rapide des marchandises et de l'information, avec l'accumulation plus rapide du capital et sa concentration, Montréal s'est imposée comme le pivot de l'économie nationale, palpitante dans les vapeurs et les fumées qui en dessinaient l'horizon.

Pendant au moins un demi-siècle (1847-1901), l'inégalité des niveaux de vie ne paraît pas avoir changé. L'influx des migrants cassait les salaires et contribuait au maintien d'importants

différentiels dans le pouvoir d'achat. Une amélioration d'ensemble est néanmoins perceptible dans le logement de même qu'une certaine ascension sociale, d'une génération à l'autre, chez les Canadiens français et les Irlandais catholiques. Les activités reliées à la construction urbaine ont été le tremplin d'un niveau de vie plus élevé pour de nombreuses familles.

Entassée à la verticale sur chaque mètre carré de la surface urbaine, la famille ouvrière pouvait s'offrir une surface de plancher un peu plus grande et se déplacer dans un rayon d'une plus grande portée. Les relations les plus intimes s'effectuaient à l'intérieur de la famille étendue. Et nous avons vu comment, dans le processus de construction lui-même, les maillages de la parenté s'étendaient depuis les villages environnants jusqu'à la ville pour se retisser dans la trame paroissiale montréalaise. Nous avons constaté l'importance de la cohésion familiale, les duos du mari et de l'épouse, du père et du fils et les quatuors de frères et de sœurs. La parenté était le fondement du partenariat et de la survie, de l'entreprise et de l'investissement. Ses filières s'enracinaient dans les microvoisinages et se rejoignaient pour former les liens des communautés culturelles, canadienne-française, protestante et irlandaise catholique, dans l'entrecroisement des voix. Ainsi grandit la cité, à la manière d'une partition bien orchestrée aux proportions wagnériennes. Des voix individuelles y murmurent, montent en flèche et disparaissent. Dans la jubilation du capital, le village s'en va diminuant, la cité s'accroissant.

Notes infrapaginales

Le peuplement de Montréal

1. Sont associés à cette recherche : Patricia Thornton (Concordia University) pour toutes les analyses démographiques, et David Hanna (UQAM) pour les données sur la construction. Cette recherche a bénéficié de l'appui du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Bertrand Desjardins a mis à notre disposition les données du Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal. Joe Occhipinti a effectué l'analyse des échantillons du recensement de 1901. Ben Johnson et Ingrid Olson ont effectué la cartographie sur ATLAS GIS, et Lilian Lee a fourni l'assistance technique du laboratoire SIG de l'Université McGill. Jason Gilliland a contribué à l'analyse des loyers et de la mobilité dans Montréal. Robert Lewis (aujourd'hui attaché à l'Université de Toronto) a contribué à la première analyse des travailleurs de la construction. Nous avons bénéficié de l'aide généreuse des archivistes de l'église Notre-Dame, de l'Archevêché de Montréal, des Sœurs hospitalières de Saint-Joseph, de la ville de Montréal, de l'Université McGill, du Musée McCord, des Archives nationales du Québec à Montréal ; et plus particulièrement de l'aide d'Estelle Brisson, de Luc Lépine et de Pamela Miller; nous avons également bénéficié des suggestions de plusieurs collègues, notamment de France Gagnon, Paul-André Linteau, Yves Otis, Jean-Claude Robert et Bryan Young.
2. Yves Otis (1996) a montré l'importance de cet exode, en particulier dans les années 1860.
3. France Gagnon (1988) a décrit ce processus et les familles Beauchamp sont un élément important dans la description qu'elle donne de la mobilité entre Mascouche et Montréal.
4. On détermine le lieu du mariage de chaque couple en se basant sur le répertoire des mariages de l'Institut Drouin ; pour les couples qui se sont mariés à Montréal, on se reporte ensuite aux registres de Notre-Dame pour chercher où leurs parents vivaient au moment du mariage. En d'autres termes, nous déterminons les lieux de résidence des grands-parents des nouveau-nés de 1859. Les familles ainsi localisées comportent les deux tiers de tous les nouveau-nés baptisés catholiques. Le répertoire des mariages de Drouin, établi tant pour les noms des femmes que pour ceux des hommes, recouvre les mariages de la plupart des paroisses catholiques du Québec, y compris les paroisses irlandaises; ils comprennent une part importante des mariages canadiens-français de l'Ontario et de la Nouvelle-Angleterre et demeurent la source la plus exhaustive pour le XIX^e siècle. Jusqu'en 1859, presque tous les mariages de Montréal étaient célébrés à Notre-Dame, car la tenue d'un registre distinct à St. Patrick ne commence pas avant 1859. Pour le quart de la population qui est protestante, les répertoires sont moins commodes, la couverture moins certaine et les registres mentionnent rarement le lieu de résidence des parents. Pour plus de détails sur la cohorte des naissances de 1859, voir Sherry Olson, Patricia Thornton et Quoc Thuy Thach (1989).
5. Parce que la tradition voulait que l'on célèbre le mariage dans la paroisse de la mariée, il se trouve que les mariées sont plus fréquemment des montréalaises et que l'éventail de leurs lieux d'origine est plus fermé ; cependant les répartitions et les fréquences par comté restent les mêmes pour les hommes et les femmes. Les veufs et les veuves qui se remarient (4 % des mariées et 11 % des mariés) sont exclus de l'analyse, étant donné que la référence à leurs parents est rarement faite et que leurs âges et leurs déplacements sont plus fluctuants.
6. La moitié d'entre eux se sont mariés récemment (1854-1859) et les journaliers se sont le plus souvent mariés au cours des deux ou trois dernières années, ce qui suggère une survie plus courte pour les couples à bas revenus. Il n'y a pas de distorsion importante par district en ce qui concerne les mariages non localisés ; ils représentent de 20 % à 25 % du total.
7. Sherry Olson, Patricia Thornton, Quoc Thuy Thach (1989). Les Bagg étaient une exception.
8. Il s'agit respectivement du fils et du neveu de Phineas Bagg.
9. Cette demeure a été construite pour le courtier Canfield Dorwin en 1846, au 9 Tecumseh Terrace.
10. Sur la rue Sebastopol, son prototype se présente comme une rangée de maisons comptant quatre appartements d'un seul niveau et comportant une entrée commune et aussi un escalier intérieur pour la paire d'appartements situés à l'étage. Voir David Hanna (1986), p.70.
11. Notamment les édifices de la North British and Mercantile Insurance Company au coin des rues Saint-François-Xavier et de l'Hôpital, et de la Great Scottish Life Insurance sur la Place d'Armes. Owen McGarvey leur attribua un double contrat pour l'aménagement de son nouveau magasin de meubles et de sa manufacture au coin de Saint-Antoine et Craig, et pour l'aménagement d'un groupe de cinq magasins au coin de McGill et de Saint-Maurice ; il avait une usine à l'Assomption (Lewis, 1993).
12. La gestion des embauches, des salaires, du logement et de l'alcool suscitait des querelles entre Irlandais et Canadiens français. Voir le journal *The Gazette* (mars 1843), à propos du père Phelan et de la St. Patrick's Society qui réconcilièrent 2 000 *Connaughtmen* et *Corkonians* à Lachine. Voir Raymond Boily (1980) et les comptes rendus du *Herald* et de la *Gazette* sur les cinq terrassiers du canal de Beauharnois tués par l'armée en juin 1843 ; le témoignage des travailleurs montre que plusieurs étaient arrivés dans l'année ou le mois précédents. En décembre 1844, les terrassiers du canal ont été entraînés dans des émeutes liées aux élections à Montréal, protestants contre catholiques, et réprimandés pour brutalité sur le chemin Lachine ; ce qui se répéta en 1878. La *Gazette* penche du côté orangiste. Et les Irlandais et les Canadiens français sont impliqués dans les grèves de 1 200 charretiers en septembre 1864, des terrassiers du canal à Lachine en janvier 1878 et à Soulanges en décembre 1898.
13. En 1898, ils détiennent un contrat encore plus important sur le canal de Soulanges. Tous les Ryan cités, sauf indication contraire, ne sont pas apparentés.
14. Ceci se voit dans les tableaux publiés dans le recensement de 1861, et aussi dans notre cohorte des naissances de 1859.
15. Plus nombreux, les charpentiers et les peintres sont plus lâchement distribués, bien entendu, et certains d'entre eux travaillent dans des manufactures de meubles ou de voitures de chemin de fer.
16. La place du Vieux Marché est aussi connue sous le nom de Place Royale et comme site de l'ancienne maison des douanes, aujourd'hui intégrée au musée archéologique de la Pointe-à-Callières.
17. Bien que le triplex ait été une innovation des années 1860, il n'est devenu le modèle dominant que vers 1900. Voir David Hanna (1986 : 70) et Réjean Legault (1989) en ce qui concerne le triplex du quartier Saint-Jean-Baptiste.
18. La moitié de toutes les mortalités infantiles sont survenues dans le quart de l'année, associées à une mortalité excessive que l'on impute à la diarrhée, au choléra infantile, à la poussée des dents de lait et à une faiblesse générale. Cette configuration est semblable à celle de l'Angleterre du XIX^e siècle et rappelle les ravages actuels de la diarrhée du sevrage en Afrique. Les nouveau-nés qui ne sont pas nourris au sein par leurs mères sont plus vulnérables aux maladies transmises par la contamination de l'eau potable par les eaux usées et leur vie s'en trouve menacée par la déshydratation.
19. Canada, Commission royale d'enquête sur les rapports qui existent entre le capital et le travail au Canada (1889). À la fin du siècle, Herbert Ames cite ces maisons, toujours habitées, comme un exemple des pires conditions de logement que l'on trouve en ville.
20. La taille moyenne du logement est passée de 4,6 à 5,7 pièces. Cette évaluation s'appuie sur les données des 1500 familles de la cohorte des naissances de 1899, pour lesquelles nous connaissons le nombre de pièces disponibles (recensement nominatif de 1901) et sur les valeurs des loyers (d'après le rôle d'évaluation municipal) et aussi sur les valeurs des loyers de plusieurs centaines de familles fichées dans des microéchantillons sur une période de 40 ans (1861-1901) dont il est fait état dans Jason Gilliland et Sherry Olson (1993).
21. Les rues Plessis et René-Lévesque d'aujourd'hui.
22. D'après le témoignage de Thomas Gratorex et Fred Judah à la Commission royale d'enquête sur les rapports qui existent entre le capital et le travail au Canada (1889 : 85-86 et 660-664). On trouvera un plan, une coupe et une photographie dans Jean-Claude Marsan (1974 : 271 et suivantes).

Bibliographie*

- AKENSON, Donald Harmon (1984), *The Irish in Ontario : a Study in Rural History*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- ALEXANDER, Christopher (1979), *The Timeless Way of Building*, New York, Oxford University Press.
- AMES, Herbert ([1897] 1972), *City Below the Hill*, Toronto, University of Toronto Press.
- ANCTIL, Pierre (1980), *Aspects of Class Ideology in a New England Ethnic Minority : the Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island (1865-1929)*, Thèse de Ph.D., New School for Social Research, Ann Arbor, Mich.
- AUEL, Jean M. (1990), *Le grand voyage*, New York, Crown Publishers Inc.
- BARDET, Jean-Pierre, et Hubert Charbonneau (1986), « Cultures et milieux en France et en Nouvelle-France : différenciation des comportements démographiques », dans Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot (dir.), *Évolution et éclatement du monde rural. Structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises, XVI^e-XX^e siècles*, Paris et Montréal, École des hautes études en sciences sociales et Les Presses de l'Université de Montréal, p. 75-88.
- BARRÉ, Georges, et Laurent Girouard (1978), « Les Iroquoiens: premiers agriculteurs », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 43-54.
- BATES, Réal (1986), « Les conceptions pré-nuptiales dans la vallée du Saint-Laurent avant 1725 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 40, n° 2, p. 253-272.
- BEAULIEU, Alain (1990), *Convertir les fils de Caïn : jésuites et Amérindiens en Nouvelle-France, 1632-1642*, Québec, Nuit blanche.
- BEAUREGARD, Yves, Alain Laberge et al. (1986), « Famille, parenté et colonisation en Nouvelle-France », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, n° 3, p. 391-405.
- BÉDARD, Hélène (1988), *Les Montagnais et la réserve de Betsiamites, 1850-1900*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Edmond de Nevers »).
- BÉLANGER, Jules, Marc Desjardins, Yves Frenette, avec la collaboration de Pierre Dansereau (1981), *Histoire de la Gaspésie*, Montréal et Québec, Boréal Express et Institut québécois de recherche sur la culture.
- BÉLANGER, Marcel (1991), « Que sont devenues les campagnes ? », dans Bernard Vachon (dir.), *Québec rural dans tous ses états*, Montréal, Boréal, p. 55-63.
- BENMOUYAL, José (1978), « La Gaspésie », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 55-62.
- BIDEAUX, Michel (édit.) (1986), *Jacques Cartier. Relations*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal (coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde »).
- BIRABEN, Jean-Noël (1992), « La population de l'Amérique précolombienne. Essai sur les méthodes d'études », Communication présentée à la Conférence internationale sur le peuplement des Amériques, Vera Cruz, mai.
- BLAYO, Yves (1975), « La mortalité en France de 1740 à 1829 », *Population*, vol. 30, numéro spécial, novembre, p. 123-142.
- BOILARD, Louise (1991), *Les migrations internes dans Charlevoix durant la première moitié du 19^e siècle*, Mémoire de maîtrise (études régionales), Université du Québec à Chicoutimi.
- BOILY, Raymond (1980), *Les Irlandais et le canal de Lachine, la grève de 1843*, Montréal, Leméac.
- BOLEDA, Mario (1984), « Les migrations au Canada sous le Régime français (1608-1760) », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 13, n° 1, p. 23-39.
- BONIER, Marie-Louise (1920), *Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket*, Farmingham, Mass., Lakeview Press.
- BONNAIN, Rolande, Gérard Bouchard et Joseph Goy (dir.) (1992), *Transmettre, hériter, succéder: la reproduction familiale en milieu rural, France-Québec, XVIII^e-XX^e siècles*, Lyon et Paris, Presses universitaires de Lyon et École des hautes études en sciences sociales.
- BOSH GIMPERA, Pedro (1967), *L'Amérique avant Christophe Colomb*, Paris, Édition Payot.
- BOUCHARD, Gérard (1996), *Quelques arpents d'Amérique. Population, économie, famille au Saguenay, 1838-1971*, Montréal, Boréal.
- BOUCHARD, Gérard (1994), « La région culturelle : un concept, trois objets. Essai de mise au point », dans Fernand Harvey (dir.), *La région culturelle. Problématique interdisciplinaire*, Québec, Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord et Institut québécois de recherche sur la culture, p. 111-122.
- BOUCHARD, Gérard (1993), « Computerized family reconstitution and the measure of literacy, presentation of a new index », *History and Computing*, vol. 5, n° 1, p. 13-24.
- BOUCHARD, Gérard (1992), « Les migrations de réallocation comme stratégie de reproduction familiale en terroir neuf », dans Rolande Bonnain, Gérard Bouchard et Joseph Goy (dir.), *Transmettre, hériter, succéder: la reproduction familiale en milieu rural, France-Québec, XVIII^e-XX^e siècles*, Lyon et Paris, Presses universitaires de Lyon et École des hautes études en sciences sociales, p. 189-212.
- BOUCHARD, Gérard (1991), « Mobile populations, stable communities : social and demographic processes in the rural parishes of the Saguenay, 1840-1911 », *Continuity and Change*, vol. 6, n° 1, p. 59-86.
- BOUCHARD, Gérard (1990a), « Représentations de la population et de la société québécoise : l'apprentissage de la diversité », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, n° 1, p. 7-28.
- BOUCHARD, Gérard (1990b), « Saturation de l'espace agraire et changement social au Saguenay », *Recherches sociographiques*, vol. xxxi, n° 2, p. 201-225.
- BOUCHARD, Gérard (1989), « Évolution de l'alphabétisation (masculine) au Saguenay : les variables géographiques, 1842-1971 », *Historical Papers/Communications historiques*, p. 13-35.
- BOUCHARD, Gérard (1988a), « Co-intégration et reproduction de la société rurale. Pour un modèle saguenayen de la marginalité », *Recherches sociographiques*, vol. xxix, nos 2-3, p. 283-310.
- BOUCHARD, Gérard (1988b), « Sur la distribution spatiale des gènes délétères dans la région du Saguenay (XIX^e-XX^e siècles) », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 32, n° 85 (avril), p. 27-47.
- BOUCHARD, Gérard (1983), « Le peuplement blanc », dans Christian Pouyez et al., *Les Saguenayens. Introduction à l'histoire des populations du Saguenay, XVI^e-XX^e siècles*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, p. 125-180.
- BOUCHARD, Gérard, et al. (1995), « Mobilité géographique et stratification du pool génique canadien-français sous le Régime français », dans Yves Landry et al. (dir.), *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVII^e-XX^e siècles*, Beauport et Louvain, Éditions MNH et Academia, p. 51-60.
- BOUCHARD, Gérard, et al. (1985), « La distribution des patronymes au Québec: témoins des dynamiques de population », *Anthropologie et sociétés*, vol. 9, n° 3, p. 197-218.
- BOUCHARD, Gérard, et Marc De Braekeleer (dir.) (1991), *Histoire d'un génôme. Population et génétique dans l'est du Québec*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec.
- BOUCHARD, Gérard, et Joseph Goy (dir.) (1990), *Famille, économie et société rurale en contexte d'urbanisation (17^e-20^e siècle)*, Actes du colloque d'histoire comparée Québec-France (Montréal, février 1990), Chicoutimi et Paris, Centre interuniversitaire de recherches sur les populations et École des hautes études en sciences sociales.

- BOUCHARD, Gérard, Claude Laberge et Charles R. Scriver (1988), « Reproduction démographique et transmission génétique dans le nord-est de la province de Québec (18^e-20^e s.) », *European Journal of Population/Revue européenne de démographie*, vol. 4, p. 39-67.
- BOUCHARD, Gérard, et Jeannette Larouche (1990), « Le clergé et la colonisation au XIX^e siècle. L'œuvre du curé Hébert au Lac-Saint-Jean », *Cultures du Canada français*, n° 7, p. 60-70.
- BOUCHARD, Gérard, et Jeannette Larouche (1989), « Nouvelle mesure de l'alphabétisation à l'aide de la reconstitution automatique des familles », *Histoire sociale/Social History*, vol. 22, n° 43 (mai), p. 91-119.
- BOUCHARD, Gérard, et Jeannette Larouche (1988), « Dynamique des populations locales : la formation des paroisses rurales au Saguenay (1840-1911) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 3, p. 363-388.
- BOUCHARD, Gérard, et Raymond Roy (1991), « Fécondité et alphabétisation au Saguenay et au Québec (XIX^e-XX^e siècles) », *Annales de démographie historique*, p. 173-201.
- BOUCHARD, Gérard, et Raymond Roy (1990), « Effet fondateur et effets multiplicateurs dans la population du Saguenay (Québec) », dans André Chaventré et Derek F. Roberts (dir.), *Approche pluri-disciplinaire des isolats humains/Pluridisciplinary Approach of Human Isolates*, Paris et Newcastle-upon-Tyne, Éditions de l'Institut national d'études démographiques et Department of Human Genetics, University of Newcastle-upon-Tyne, p. 163-182.
- BOUCHARD, Gérard, Raymond Roy et Pierre Jacques (1988), « La composition des communautés de religieuses au Saguenay (1882-1947) », *La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, Sessions d'étude, n° 55, p. 87-117.
- BOUCHARD, Gérard, et Régis Thibeault (1995), « Origines géographiques et sociales du personnel religieux dans la région du Saguenay (1882-1947) », *Histoire sociale/Social History*, vol. 28, n° 55, p. 137-157.
- BOUCHARD, Gérard, et Régis Thibeault (1990a), *La classification des paroisses agricoles du Saguenay selon les qualités pédologiques et climatiques. Présentation de deux méthodes*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations.
- BOUCHARD, Gérard, et Régis Thibeault (1990b), *Données sur l'évolution de l'industrie laitière dans la région du Saguenay*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations.
- BOUCHARD, Gérard, et Régis Thibeault (1990c), *Mesure de la saturation des terres cultivables : présentation d'un indice*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations.
- BOUCHARD, Louis-Marie (1973), *Les villes du Saguenay. Étude géographique*, Chicoutimi, Leméac et Fondation de l'Université du Québec à Chicoutimi.
- BOULÉ, M., « L'homme paléolithique dans l'Amérique du Nord », *L'anthropologie*, vol. 4, p. 36-39.
- BRADBURY, Bettina (1993), *Working Families : Age, Gender, and Daily Survival in Industrializing Montreal*, Toronto, McClelland & Stewart.
- BRUNEAU, Pierre, (1985), « Le rôle de l'État et des bourgeoisies urbaines dans la production d'espaces de loisirs au Québec », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 29, n° 76, p. 67-78.
- BRUNET, Yves (1980), « L'exode urbain, essai de classification de la population exurbaine des Cantons de l'Est », *Le Géographe canadien*, vol. 24, n° 4, p. 384-405.
- BUREAU D'AMÉNAGEMENT DE L'EST-DU-QUÉBEC (1966), *Plan de développement*, cahier n° 7, Mont-Joli.
- BUREAU DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC (1955), *Annuaire du Québec*, Québec, Éditeur officiel.
- BUSSIÈRES, Yves (1988), « Les flux de biens et de services dans le champ urbain montréalais : résultats empiriques », *Revue canadienne des sciences régionales*, vol. 11, n° 2, p. 245-258.
- CAMPEAU, Lucien (1986), *Catastrophe démographique sur les Grands Lacs, les premiers habitants du Québec*, Montréal, Bellarmin (coll. « Cahiers d'histoire des jésuites »).
- CAMPEAU, Lucien (1967-1994), *Monumenta Novæ Franciæ*, Rome, Québec et Montréal, Institutum Historicum Societatis Iesu, Les Presses de l'Université Laval et Bellarmin.
- CANADA, COMMISSION ROYALE D'ENQUÊTE SUR LES RAPPORTS QUI EXISTENT ENTRE LE CAPITAL ET LE TRAVAIL AU CANADA (1889), *Quebec Evidence*, Ottawa, Queen's Printer.
- CASGRAIN, Henri-Raymond (édit.) (1895), *Le journal du Marquis de Montcalm*, Québec, L.J. Demers.
- CAULFIELD, Jon (1989), « Gentrification and desire », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, vol. 24, p. 617-632.
- CHAPDELAINE, Claude (1990), « Le concept de Sylvicole ou l'hégémonie de la poterie », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 20, n° 1, p. 2-4.
- CHAPDELAINE, Claude (1989), *Le site Mandeville à Tracy. Variabilité culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec (coll. « Signes d'Amérique »).
- CHAPDELAINE, Claude (1985), « Sur les traces des premiers Québécois », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1, p. 3-6.
- CHARBONNEAU, Hubert (1994), « Migrations et migrants de France en Canada avant 1760 », dans Robert Larin (dir.), *La contribution du Haut-Poitou au peuplement de la Nouvelle-France*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, p. 31-48.
- CHARBONNEAU, Hubert (1993), « Du bassin parisien à la vallée laurentienne au XVII^e siècle », dans Jean-Pierre Bardet, François Lebrun et René Le Mée (dir.), *Mesurer et comprendre. Mélanges offerts à Jacques Dupâquier*, Paris, Presses universitaires de France, p. 125-136.
- CHARBONNEAU, Hubert (1990a), « Le caractère français des pionniers de la vallée laurentienne », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, n° 1, p. 49-62.
- CHARBONNEAU, Hubert (1990b) (avec la collaboration de John A. Dickinson et de Sylvain Paillé), « L'immigration au Canada avant 1900. Rapport de synthèse », dans A. E. Roel (dir.), *Long Distance Migrations (1500-1900)*, Actes d'un colloque du XVII^e Congrès international des sciences historiques, Madrid, p. 153-168.
- CHARBONNEAU, Hubert (1984a), « Essai sur l'évolution démographique du Québec de 1534 à 2034 », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 13, n° 1, p. 5-21.
- CHARBONNEAU, Hubert (1984b), « Trois siècles de dépopulation amérindienne », dans Louise Normandeau et Victor Piché (dir.), *Les populations amérindiennes et inuit du Canada. Aperçu démographique*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 28-48.
- CHARBONNEAU, Hubert (1981), « Remariage et fécondité en Nouvelle-France », dans Jacques Dupâquier et al. (dir.), *Mariages et remariages dans la population du passé*, Londres, Academic Press, p. 561-571.
- CHARBONNEAU, Hubert (1980), « Jeunes femmes et vieux maris : la fécondité des mariages précoces », *Population*, vol. 35, n° 6, p. 1101-1122.
- CHARBONNEAU, Hubert (1979), « Les régimes de fécondité naturelle en Amérique du Nord : bilan et analyse des observations », dans Henri Léridon et Jane Menken (dir.), *Fécondité naturelle : niveaux et déterminants de la fécondité naturelle*, Liège, Ordina Éditions, p. 441-491.
- CHARBONNEAU, Hubert (1975), *Vie et mort de nos ancêtres*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal (coll. « Démographie canadienne », n° 3).
- CHARBONNEAU, Hubert, et al. (1987), *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*, Paris et Montréal, Presses universitaires de France et Les Presses de l'Université de Montréal (Institut national d'études démographiques, coll. « Travaux et documents », cahier n° 118).
- CHARBONNEAU, Hubert, et Bertrand Desjardins (1990), « Vivre cent ans dans la vallée du Saint-Laurent avant 1800 », *Annales de démographie historique*, p. 217-226.
- CHARBONNEAU, Hubert, et Bertrand Desjardins (1987), « Mesure de la descendance différentielle des fondateurs de la souche canadienne-française à partir du Registre de population du Québec ancien », *Revue, informatique et statistique dans les sciences humaines*, vol. 23, n° 14, p. 9-20.
- CHARBONNEAU, Hubert, Bertrand Desjardins et Pierre Beauchamp (1978), « Le comportement démographique des voyageurs sous le Régime français », *Histoire sociale/Social History*, vol. 11, n° 21, p. 120-133.
- CHARBONNEAU, Hubert, et Richard Colebrook Harris (1987), « Le repeuplement de la vallée du Saint-Laurent », dans Richard Colebrook Harris et Louise Dechêne (dir.), *Atlas historique du Canada*, vol. I, *Des origines à 1800*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, planche 46.
- CHARBONNEAU, Hubert, et Yves Landry (1979), « La politique démographique en Nouvelle-France », *Annales de démographie historique*, p. 29-57.
- CHARBONNEAU, Hubert, et Yolande Lavoie (1973), « Cartographie du premier découpage territorial des paroisses du Québec », *La Revue de géographie de Montréal*, vol. 27, n° 1, p. 81-87.
- CHARBONNEAU, Hubert, Yolande Lavoie et Jacques Légaré (1971), « Le recensement nominatif de 1681 », *Histoire sociale/Social History*, n° 7, p. 77-98.
- CHARBONNEAU, Hubert, et Jacques Légaré (dir.) (1980-1991), *Répertoire des actes de baptême, mariage, sépulture et des recensements du Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 47 vol. (coll. « Programme de recherche en démographie historique »).

- CHARBONNEAU, Hubert, et Jacques Légaré (1967), « La population du Canada aux recensements de 1666 et 1667 », *Population*, vol. 22, n° 6, p. 1031-1054.
- CHARBONNEAU, Hubert, et Normand Robert (1987), « Origines françaises de la population canadienne, 1608-1759 », dans Richard Colebrook Harris et Louise Dechêne (dir.), *Atlas historique du Canada*, vol. 1, *Des origines à 1800*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, planche 45.
- CHARETTE, Pierre-Philippe (dir.) (1884), *Noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste. Compte rendu officiel des fêtes de 1884 à Montréal*, Montréal, Le Monde.
- CHARLES, Enid (1944), *Trends in Canadian Family Size. Canada 1941*, Ottawa, Dominion Bureau of Statistics.
- CHARTIER, Jean-Baptiste (1871), *La colonisation dans les Cantons de l'Est*, Saint-Hyacinthe, Courrier de Saint-Hyacinthe.
- CHEVRIER, Daniel (1978), « La côte nord du Saint-Laurent », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 75-86.
- CHOUNARD, Michel (1988), *Instruction et comportement démographique en Nouvelle-France au XVII^e siècle*, Mémoire de maîtrise (démographie), Université de Montréal.
- CLERMONT, Norman (1990), « Le Sylvicole inférieur au Québec », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 20, n° 1, p. 5-17.
- CLERMONT, Norman (1985), « Mémoire d'éléphants... », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1, p. 7-16.
- CLERMONT, Norman (1980), « L'augmentation de la population chez les Iroquoiens préhistoriques », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 10, n° 3, p. 159-163.
- CLERMONT, Norman (1978), « Le Sylvicole initial », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 31-42.
- CLERMONT, Norman (1977), *Ma femme, ma hache, mon couteau croche. Deux siècles d'histoire à Weymontachie*, Québec, Ministère des Affaires culturelles (coll. « Cultures amérindiennes »).
- CLERMONT, Norman (1974a), « L'hiver et les Indiens nomades du Québec à la fin de la préhistoire », *Revue de géographie de Montréal*, vol. 2, n° 3, p. 447-452.
- CLERMONT, Norman (1974b), « Qui étaient les Attikamègues ? », *Anthropologica*, vol. 16, n° 1, p. 59-74.
- CLERMONT, Norman, et Claude Chappelaine (1987), *Préhistoire des Amérindiens, archéologie au Québec*, Montréal, Les Presses Solidaires Inc.
- CLERMONT, Norman, et P.E.L. Smith (1980), « La conquête des latitudes nordiques par les hominidés du Quaternaire », *Géographie physique et Quaternaire*, vol. 34, n° 2, p. 221-228.
- COATES, Gary J. (édit.) (1981) *Resettling America*, Andover, Mass., Brick House Publishing Company.
- COLLARD, Edgar A. (1976), *Montreal : the Days that are no More*, Toronto et New York, Doubleday, p. 121-131.
- COPP, Terry (1994), *The Anatomy of Poverty : the Conditions of the Working Class in Montreal, 1897-1929*, Toronto, McClelland & Stewart.
- COSSETTE, Evelyne (1987), « Quand on nommait lacs et rivières », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 17, n° 1, p. 3-6.
- COURGEAU, Daniel (1994), « Du groupe à l'individu : l'exemple des comportements migratoires », *Population*, vol. 49, n° 1, p. 7-26.
- COURVILLE, Serge (1993), « Tradition et modernité : leurs significations spatiales », *Recherches sociographiques*, vol. XXXIV, n° 2, p. 211-231.
- COURVILLE, Serge (1991), « Identité et harmonie : la ruralité québécoise », dans Bernard Vachon (dir.), *Québec rural dans tous ses états*, Montréal, Boréal, p. 39-54.
- COURVILLE, Serge (1990), *Entre ville et campagne. L'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- COURVILLE, Serge (1983), « Espace, territoire et culture en Nouvelle-France : une vision géographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 37, n° 3, p. 417-429.
- COURVILLE, Serge, et Serge Labrecque (avec la collaboration de Jacques Fortin) (1988), *Seigneuries et fiefs du Québec. Nomenclature et cartographie*, Québec, Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (coll. « Outils de recherche », n° 3).
- COURVILLE, Serge, Jean-Claude Robert et Normand Séguin (1995), *Atlas historique du Québec. Le pays laurentien au XIX^e siècle : les morphologies de base*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- COURVILLE, Serge, et Normand Séguin (dir.) (1995), *Espace et culture/Space and Culture*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval (coll. « Géographie historique »).
- COURVILLE, Serge, et Normand Séguin (1989), *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, La Société historique du Canada (coll. « Brochure historique », n° 47).
- CRÊTE, Serge-André (1978), « Les premiers habitants », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 19-30.
- DALLA ROSA, Gilbert, et Guy Di Méo (1981), « Les grands travaux d'aménagement de la baie James », *Annales de géographie*, vol. 90, p. 151-202.
- DAUPHIN, Roma (1994), *Économie du Québec, une économie à la remorque de ses groupes*, Laval, Éditions Beauchemin.
- DECHÈNE, Louise (1974), *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon (coll. « Civilisations et mentalités »).
- DECHÈNE, Louise (1968), « Les entreprises de William Price, 1810-1850 », *Histoire sociale/Social History*, vol. 1, n° 1, p. 16-52.
- DEHOUSSE, Martin E. (1971), *Des premiers hommes aux prémisses de la science*, Paris, Dunod.
- DELÂGE, Denys (1991), *Le pays renversé : Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Montréal, Boréal.
- DÉPATIE, Sylvie, Mario Lalancette et Christian Dessureault (1987), *Contributions à l'étude du régime seigneurial canadien*, Montréal, Hurtubise HMH (coll. « Cahiers du Québec/Histoire », n° 88).
- DERRUAU, Max (1974), *Précis de géomorphologie*, 6^e éd., Paris, Masson.
- DESIARDINS, Bertrand (1994), « Demographic aspects of the 1702-03 smallpox epidemic in the St. Lawrence Valley », Communication présentée au XIX^e Congrès de la Social Science History Association, Atlanta.
- DESIARDINS, Bertrand (1991), *Le Registre de la population du Québec ancien. Genèse, fonctionnement et applications*, Thèse de doctorat, Université Lumière-Lyon 2.
- DESIARDINS, Bertrand (1990), « Homogénéité ethnique de la population québécoise sous le Régime français », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, n° 1, p. 63-76.
- DESIARDINS, Bertrand (1985), « La mortalité aux âges avancés des immigrants fondateurs de la Nouvelle-France », *Annales de démographie historique*, p. 71-83.
- DICKASON, Olive P. (1993), *Le mythe du sauvage*, Sillery, Éditions du Septentrion.
- DICKASON, Olive P. (1992), *Canada's first nation*, Toronto, McClelland & Stewart Inc.
- DICKINSON, John A. (1986), « Les Amérindiens et les débuts de la Nouvelle-France », *Canada ieri et oggi*, Actes du 6^e Congrès international des études canadiennes, Selva di Fasano, mars 1985, Bari, Schena Editore, p. 87-108.
- DICKINSON, John A., et Jan Grabowski (1993), « Les populations amérindiennes de la vallée laurentienne, 1608-1765 », *Annales de démographie historique*, p. 51-65.
- DICKINSON, John A., et Brian Young (1995), *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion.
- DOBYNS, Henry F. (1983), « *Their Number Become Thinned* » : *Native American Population Dynamics in Eastern North America*, Knoxville, University of Tennessee Press.
- DOBYNS, Henry F. (1966), « Estimating aboriginal American population : an appraisal of techniques with a new hemispheric estimate » *Current Anthropology*, vol. 7, p. 395-416.
- DORION, Henri (1972), « Définition et portée de la conscience territoriale en géographie politique », dans W. Peter Adams et Frederick M. Helleiner (dir.), *International Geography/La Géographie internationale*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, p. 517-519.
- DREIMANIS, Aleksis (1968), « Extinction of mastodons in eastern North America : testing a new climatic-environmental hypothesis », *Ohio Journal Sciences*, vol. 68, juin, p. 257-272.
- DUGAS, Clermont (1996), *L'espace rural canadien*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université du Québec.
- DUGAS, Clermont (1984), *La ruralité québécoise : évolution et perspectives*, Ottawa, Statistique Canada, Division de la recherche et de l'analyse, Document de recherche n° 6.
- DUGAS, Clermont (1981), *Un pays de distance et de dispersion*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec.

- DUGAS, Clermont (1975), « Étude des facteurs de modification de la répartition du peuplement dans l'Est-du-Québec (1966-1971) », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 19, n° 46 (avril), p. 167-188.
- DULONG, Gaston, et Gaston Bergeron (1980), *Atlas linguistique de l'est du Canada. Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines*, Québec, Ministère des Communications, 10 vol. (coll. « Études et inventaires »).
- DUMAIS, Pierre (1978), « Le Bas-Saint-Laurent », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 63-74.
- DUPÂQUIER, Jacques (1979), *La population française aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Que sais-je ? », n° 1786).
- DUPONT, Pascale (1995), *Conformité et déviance : la pratique religieuse au Saguenay, 1886-1951*, Mémoire de maîtrise (études régionales), Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi.
- DYKE, Arthur Silas, et V.K. Prest (1989), *Paléogéographie de l'Amérique du Nord septentrionale entre 18 000 et 5 000 ans avant le présent*, Canada, Commission géologique du Canada.
- ELLIOTT, Bruce S. (1988), *Irish Migrants in the Canadas : a New Approach*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- EMERY, George (1993), *Facts of Life, the Social Constructon of Vital Statistics, Ontario 1869-1952*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- FAUCHER, Albert (1961), « Projet de recherche historique : l'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle », *Recherches sociographiques*, vol. II, n° 2, p. 243-245.
- FERENCZI, Imre (1929-1931), *International migrations*, New York, National Bureau of Economic Research, 2 vol.
- FERRETTI, Lucia (1992), *Entre voisins : la société paroissiale en milieu urbain : Saint-Pierre Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal.
- FISHMAN, Robert (1987), *Bourgeois Utopias. The Rise and Fall of Suburbia*, New York, Basic Books.
- FORTIN, Jean-Charles, et Antonio Lechasseur (1993), *Histoire du Bas-Saint-Laurent*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- FRANCIS, Daniel, et Toby Morantz (1983), *Partners in Fur. A History of the Fur Trade in Eastern James Bay, 1600-1870*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press.
- FRANQUET, Louis (1974), *Voyages et mémoires sur le Canada*, Montréal, Éditions Élysée.
- FRÉGAULT, Guy ([1944] 1969), *La civilisation de la Nouvelle-France, 1713-1744*, Montréal, Fides (coll. « Nénuphar, les meilleurs auteurs canadiens », n° 33).
- FRENETTE, Yves (1995), « Macroscopie et microscopie d'un mouvement migratoire : les Canadiens français à Lewiston au XIX^e siècle », dans Yves Landry et al. (dir.), *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVII^e-XX^e siècles*, Beauport et Louvain, Éditions MNH et Academia.
- GADOURY, Lorraine (1991), *La noblesse en Nouvelle-France. Familles et alliances*, Montréal, Éditions HMH.
- GADOURY, Lorraine, Yves Landry et Hubert Charbonneau (1985), « Démographie différentielle en Nouvelle-France : villes et campagnes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, n° 3, p. 423-436.
- GAFFIELD, Chad (dir.) (1994), *Histoire de l'Outaouais*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- GAGNÉ, Gérard (1988), « L'impact des maladies européennes sur la mortalité amérindienne à Sillery au XVII^e siècle », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 18, n° 1, p. 17-28.
- GAGNON, France (1988), « Parenté et migration : le cas des Canadiens français à Montréal entre 1845 et 1875 », *Historical Papers/Communications historiques*, p. 63-85.
- GALENSON, Alice (1985), *The Migration of the Cotton Textile Industry from New England to the South : 1880-1930*, New York, Garland Publishing Inc.
- GARIGUE, Philippe (1956), « French Canadian kinship and urban life », *American Anthropologist*, vol. 58, n° 6, p. 1090-1101.
- GAUTHIER, Majella-J., et Louis-Marie Bouchard (1981), *Atlas régional du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, Gaétan Morin.
- GAUVREAU, Danielle (1992), « Nuptialité et industrialisation : éléments de comparaison entre l'Ancien et le Nouveau Monde », dans Rolande Bonnain, Gérard Bouchard et Joseph Goy (dir.), *Transmettre, hériter, succéder : la reproduction familiale en milieu rural, France-Québec, XVIII^e-XX^e siècles*, Lyon et Paris, Presses universitaires de Lyon et École des hautes études en sciences sociales, p. 27-41.
- GAUVREAU, Danielle (1991), *Québec. Une ville et sa population au temps de la Nouvelle-France*, Sillery, Les Presses de l'Université du Québec.
- GAUVREAU, Danielle, et Mario Bourque (1988), « Mouvements migratoires et familles : le peuplement du Saguenay avant 1911 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 42, n° 2, p. 167-192.
- GAUVREAU, Danielle, Michel Guérin et Martine Hamel (1991), « De Charlevoix au Saguenay : mesure et caractéristiques du mouvement migratoire avant 1911 », dans Gérard Bouchard et Marc De Braekeleer (dir.), *Histoire d'un génôme. Population et génétique dans l'est du Québec*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, p. 145-159.
- GAUVREAU, Danielle, et René Jetté (1992), « Histoire démographique et génétique humaine dans une région du Québec avant 1850 », *Annales de démographie historique*, p. 245-267.
- GERVAIS, R., et Alfred Jaouich (1984), « L'utilisation agricole de terres en friche en milieu péri-urbain québécois : le cas de Laval », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 28, n° 75, p. 365-393.
- GIGUÈRE, Georges-Émile (édit.) (1973), *Œuvres de Champlain*. Montréal, Les Éditions du Jour, 3 vol.
- GILLILAND, Jason (1994), *Residential mobility in Montreal, 1861-1901*, Thèse de M.A. (géographie), Université McGill.
- GILLILAND, Jason, et Sherry Olson (1993), *Claims on housing space in nineteenth-century*, Montréal, Département de géographie, Université McGill (coll. « Shared Spaces/Partage de l'espace », n° 14).
- GILLILAND, Jason, et Sherry Olson, « Claims on housing space in nineteenth-century Montreal », dans Richard Harris et John Weaver, *House and Home in Canadian Cities 1850-1950*, à paraître.
- GIRARD, Camil, et Normand Perron (1989), *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- GOSSAGE, Peter (1991), *Family and Population in a Manufacturing Town : Saint-Hyacinthe, 1854-1914*, Thèse de doctorat (histoire), Université du Québec à Montréal.
- GOY, Joseph, et Jean-Pierre Wallot (dir.) (1986), *Évolution et éclatement du monde rural : structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises, XVII^e-XX^e siècles*, Paris et Montréal, École des hautes études en sciences sociales et Les Presses de l'Université de Montréal (coll. « Les hommes et la terre », n° 19).
- GOY, Joseph, et Jean-Pierre Wallot (dir.) (1981), *Société rurale dans la France de l'Ouest et au Québec (XVI^e-XX^e siècles)*, Actes des colloques de 1979 et 1980, Montréal et Paris, Université de Montréal et École des hautes études en sciences sociales.
- GRACE, Robert J. (1993), *The Irish in Quebec : an Introduction to the Historiography*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- GREER, Allan (1995), *Peasant, Lord and Merchant, Rural Society in Three Quebec Parishes, 1740-1840*, Toronto, University of Toronto Press.
- GROISON, Dominique (1985), « Blanc-Sablon et le Paléolindien au Détroit de Belle-Isle », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1, p. 127-133.
- GUÉRIN, Michel (1988), *Peuplement et dynamique démographique de Charlevoix des origines à aujourd'hui*, Mémoire de maîtrise (études régionales), Université du Québec à Chicoutimi.
- GUÉRIN, Michel, et Gérard Bouchard (1988), *Statistiques de l'urbanisation au Saguenay, 1852-1986*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations.
- GUILLEMETTE, André, et Jacques Légaré (1989), « The influence of kinship on seventeenth-century immigration to Canada », *Continuity and Change*, vol. 4, n° 1, p. 79-102.
- HALL, Edward T. (1971), *La dimension cachée*, Paris, Éditions du Seuil (traduction de *The Hidden Dimension*, New York, Doubleday, 1966).
- HAMEL, Martine (1993), « De Charlevoix au Saguenay : caractéristiques des familles émigrantes au XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 47, n° 1, p. 5-25.
- HAMELIN, Jean, et Yves Roby (1971), *Histoire économique du Québec, 1851-1896*, Montréal, Fides.
- HAMON, Édouard (1891), *Les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, N.S. Hardy libraire-éditeur.
- HANNA, David (1986), *Montreal, a City Built by Small Builders, 1867-1880*, Thèse Ph.D. (géographie), Université McGill.

- HANNA, David (1977), *The New Town of Montreal : Creation of an Upper Middle Class Suburb on the Slope of Mount Royal in the Mid-Nineteenth Century*, Thèse de M.A. (géographie), University of Toronto.
- HARDY, René, et Normand Séguin (1984), *Forêt et société en Mauricie : la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*, Montréal, Boréal Express.
- HARRIS, Richard Colebrook, et Louise Dechêne (dir.) (1987), *Atlas historique du Canada*, vol. I, *Des origines à 1800*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- HARRIS, Richard Colebrook ([1966] 1968), *The Seigneurial System in Early Canada. A Geographical Study*, Québec et Madison, Les Presses de l'Université Laval et University of Wisconsin Press.
- HEIDENREICH, Conrad (1971), *Huronian : a History and Geography of the Hurons Indians 1600-1650*, Toronto, McClelland & Stewart Limited.
- HELM, June (édit.) (1981), *Handbook of North American Indians*, vol. 6, *Subarctic*, Washington, Smithsonian Institution.
- HENIGE, David (1992), « Standards of proof and discursive strategies in the debate over native American population at contact », *Le peuplement des Amériques*, Actes, Vera Cruz, Union internationale d'études sur la population, p. 17-46.
- HENIGE, David (1986), « If pigs could fly : Timucuan population and native American historical demography », *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 16, n° 4, p. 701-720.
- HENRIPIN, Jacques (1954), *La population canadienne au début du XVIII^e siècle. Nuptialité-fécondité-mortalité infantile*, Paris, Institut national d'études démographiques et Presses universitaires de France (coll. « Travaux et document s », cahier n° 22).
- HENRIPIN, Jacques, et Yves Péron (1973), « La transition démographique de la province de Québec », dans Hubert Charbonneau (dir.), *La population du Québec : études rétrospectives*, Trois-Rivières, Éditions du Boréal Express, p. 23-44.
- HENRY, Louis, et Yves Blayo (1975), « La population de la France de 1740 à 1860 », *Population*, vol. 30, numéro spécial, novembre, p. 71-122.
- HOFFMAN, Bernard G. (1961), *Cabot to Cartier : Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America, 1497-1550*, Toronto, University of Toronto Press.
- HOSKINS, Ralph (1987), *A Study of the Point St. Charles Shops of the Grand Trunk Railway in Montreal, 1880-1917*, Thèse de M.A. (géographie), Université McGill.
- HUFTY, André (1976), *Introduction à la climatologie*, Paris, Presses universitaires de France.
- HUGHES, Everett C. (1963), *French Canada in Transition*, Chicago, Ill., University of Chicago Press.
- HUOT, Marie-Josée (1991), *Les pratiques rituelles entourant le mariage dans les régions du Saguenay et de Charlevoix*, Mémoire de maîtrise (études régionales), Université du Québec à Chicoutimi.
- IGARTUA, José E. (1996), *Arvida au Saguenay. Naissance d'une ville industrielle*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- JOHNSON, Laurence (1995), *La réserve malécite de Viger, un projet pilote du projet de civilisation du gouvernement canadien*, Mémoire de M.Sc. (anthropologie), Université de Montréal.
- KURTEN, Björn (1971), *The Age of Mammals*, New York, Columbia University Press.
- LABERGE, Alain (dir.) (1993), *Histoire de la Côte-du-Sud*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (coll. « Les régions du Québec », n° 4).
- LACASSE, Jean-Paul (1972), « La notion de conscience territoriale en milieu fédéral : le cas du Québec », dans W. Peter Adams et Frederick M. Helleiner (dir.), *International Geography/La Géographie internationale*, Toronto et Buffalo, University of Toronto Press, p. 521-523.
- LACHANCE, Marc, et al. (1988), *Nouvelle table synchronique des équivalences et divisions territoriales de la région du Saguenay*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations.
- LALIBERTÉ, Marcel (1978), « La forêt boréale », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 87-98.
- LALONDE, Jean-Louis (1986), *Le village de Saint-Jean-Baptiste : la formation d'un faubourg montréalais, 1861-1886*, Thèse de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- LALOU, Richard (1990), *Des enfants pour le paradis. La mortalité des nouveaux-nés en Nouvelle-France*, Thèse de doctorat (démographie), Université de Montréal.
- LALOU, Richard, et Mario Boleda (1988), « Une source en friche : les dénombrements sous le Régime français », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 42, n° 1, p. 47-72.
- LAMARCHE, Yves, Marcel Rioux et Robert Sévigny (1973), *Aliénation et idéologie dans la vie quotidienne des Montréalais francophones*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- LAMONTAGNE, Maurice, et Jean-Charles Falardeau (1947), « The life cycle of french canadian urban families », *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. XIII, n° 2 (mai), p. 233-247.
- LANDRY, Yves (1993), « Fertility in France and New France : the distinguishing characteristics of Canadian behavior in the seventeenth and eighteenth centuries », *Social Science History*, vol. 17, n° 4, p. 577-592.
- LANDRY, Yves (1992), *Orphelines en France, pionnières au Canada. Les Filles du roi en Nouvelle-France*, Montréal, Leméac.
- LANDRY, Yves (1988), « Fécondité et habitat des immigrantes françaises en Nouvelle-France », *Annales de démographie historique*, p. 259-276.
- LANDRY, Yves (1979), « Mortalité, nuptialité et canadienisation des troupes françaises de la guerre de Sept Ans », *Histoire Sociale/Social History*, vol. 12, n° 24, p. 298-315.
- LANDRY, Yves, et al. (dir.) (1995), *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVII^e-XX^e siècles*, Beauport et Louvain, Éditions MNH et Academia.
- LANDRY, Yves, et Hubert Charbonneau (1982), « Démographie différentielle et catégories sociales en Nouvelle-France », *Actes du XV^e Congrès international des sciences historiques*, Bucarest, Editura Academiei Republicii Socialiste România, vol. 4, p. 1150-1163.
- LANDRY, Yves, et Rénald Lessard, « Causes of death in 17th and 18th century Quebec as recorded in the parish registers », *Actes de la conférence History of Registration of Causes of Death*, Indiana University, Bloomington, à paraître.
- LANTHER, Pierre (1992), « La famille et l'urbanisation en Mauricie de 1900 à 1950 : le cas de la petite bourgeoisie francophone à Shawinigan », dans Rolande Bonnain, Gérard Bouchard et Joseph Goy (dir.), *Transmettre, hériter, succéder : la reproduction familiale en milieu rural, France-Québec, XVII^e-XX^e siècles*, Lyon et Paris, Presses universitaires de Lyon et École des hautes études en sciences sociales, p. 401-418.
- LANTHER, Raymond (1965), *La vie préhistorique*, Paris, Presses universitaires de France.
- LAROCQUE, Robert (1994), « La paléopathologie des sociétés historiques ou ce que l'histoire ne dit pas », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 12, nos 1-2, p. 103-111.
- LAURIN, Serge (1989), *Histoire des Laurentides*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- LAUZON, Gilles (1986), *Habitat ouvrier et révolution industrielle : le cas du village St-Augustin*, Montréal, Regroupement de chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec.
- LAVALLEE, Louis (1992), *La Prairie en Nouvelle-France, 1647-1760*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- LAUVIGNE, Jacques (1974), *Mesure des migrations internes au Canada sous le Régime français*, Mémoire de maîtrise (démographie), Université de Montréal.
- LAVOIE, Thomas, Gaston Bergeron et Michelle Côté (1985), *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord*, Québec, Ministère des Communications, 5 vol.
- LAVOIE, Yolande (1980), « Québécois et francophones dans le courant migratoire vers les États-Unis aux XIX^e et XX^e siècles », *Critères*, vol. 27, printemps, p. 205-219.
- LAVOIE, Yolande (1979), *L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur officiel.
- LAVOIE, Yolande (1973), « Les mouvements migratoires des Canadiens entre leur pays et les États-Unis au XIX^e et au XX^e siècles : étude quantitative », dans Hubert Charbonneau (dir.), *La population du Québec : études rétrospectives*, Trois-Rivières, Éditions du Boréal Express, p. 73-88.
- LAVOIE, Yolande (1972), *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930. Mesure du phénomène*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- LEBLANC, Robert G. (1985), « Colonisation et rapatriement au Lac-Saint-Jean », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 38, n° 3, p. 379-408.
- LEBRUN, François, et Normand Séguin (dir.) (1987), *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'Ouest, XVII^e-XX^e siècles*, Actes du colloque franco-québécois (Québec, 1985), Trois-Rivières et Rennes, Centre de recherche en études québécoises de l'Université du Québec à Trois-Rivières et Presses universitaires de Rennes 2.
- LÉGARÉ, Jacques (1988), « A population register for Canada under the French Regime: context, scope, content and applications », *Canadian Studies in Population*, vol. 15, n° 1, p. 1-16.

- LÉGARÉ, Jacques (1981), « Le programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal : fondements, méthodes, moyens et résultats », *Études Canadiennes/Canadian Studies*, n° 10, p. 149-182.
- LEGAULT, Réjean (1989), « Architecture et forme urbaine : l'exemple du triplex à Montréal de 1870 à 1914 », *Urban History Review*, vol. 18, n° 1, p. 1-10.
- LE ROY, Charles, dit Bacqueville de la Potherie (1753), *Histoire de l'Amérique septentrionale*, Paris, Nyon Fils.
- LEWIS, Robert D. (1993), *Industry and Space : the Making of Montreal's Industrial Geography, 1850-1918*, Thèse de Ph.D. (géographie), Université McGill.
- LINTEAU, Paul-André (1981), *Maisonnette ou Comment des promoteurs fabriquent une ville*, Montréal, Boréal Express, 2 vol.
- LINTEAU, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert (1979-1986), *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal Express.
- LITTLE, John Irvine (1991), *Crofters and Habitants. Settler Society, Economy, and Culture in a Quebec Township, 1848-1881*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- LIVI, Livio (1949), « Considérations théoriques et pratiques sur le concept de minimum de population », *Population*, vol. 4, n° 4, p. 754-756.
- MACDONALD, William (1981), « The French-Canadians in New England », dans Madeleine Giguère (dir.), *A Franco-American Overview*, vol. 3, *New England*, Cambridge, National Assessment and Dissemination Center for Bilingual/Bicultural Education.
- MARSAN, Jean-Claude (1974), *Montréal en évolution. Historique du développement de l'architecture et de l'environnement montréalais*, Montréal, Fides.
- MARTIJN, Charles A., et Jacques Cinq-Mars (1974), « Aperçu sur la recherche pré-historique au Québec », *La Revue de géographie de Montréal*, vol. 28, n° 2, p. 175-188.
- MARTIJN, Charles A., et Norman Clermont (1980), « Les Inuit du Québec-Labrador méridional », *Études Inuit/Inuit Studies*, numéro spécial, 4.
- MASSEY, Douglas S., et al. (1994), « An evaluation of international migration theory : the North American case », *Population and Development Review*, vol. 20, n° 4, p. 699 et suivantes.
- MATHIEU, Jacques (1991), *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris et Québec, Belin et Les Presses de l'Université Laval (coll. « Histoire Belin Sup »).
- MATHIEU, Jacques (dir.) (1984), *La remontée du Saint-Laurent : témoignages de voyageurs (1500-1763)*, Québec, Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (coll. « Rapports et mémoires de recherche »).
- MATHIEU, Jacques, et Serge Courville (dir.) (1987), *Peuplement colonisateur aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Québec, Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (coll. « Cahiers du CÉLAT », n° 8).
- MATHIEU, Jacques, et Alain Laberge (dir.) (1991), *L'occupation des terres dans la vallée du Saint-Laurent : les aveux et dénombremments, 1723-1745*, Sillery, Septentrion.
- MATHIEU, Jacques, et Alain Laberge (1989), « La diversité des aménagements fonciers dans la vallée du Saint-Laurent au XVIII^e siècle », *Historical Papers/Communications historiques*, p. 146-166.
- MCGHEE, Robert (1991), *Le Canada au temps des aventuriers*, Montréal, Libre-Expression.
- MCGOWAN, Mark G. (1989), « The de-greening of the Irish: Toronto's Irish-Catholic press, imperialism, and the forging of a new identity, 1887-1914 », *Historical Papers/Communications historiques*, p. 118-145.
- MCINNIS, Marvin R. (1992), « Demographic adjustment to the rural resource base : early fertility decline in Canada in the latter half of the nineteenth century », Communication présentée au Congrès d'histoire rurale, Montréal, Université de Montréal.
- MOOGK, Peter (1989), « Reluctant exiles : emigrants from France in Canada before 1760 », *William and Mary Quarterly*, vol. 46, p. 463-505.
- MORIN, Germain (1991), *L'émigration du Saguenay (fin 19^e – début 20^e siècle)*, Mémoire de maîtrise (études régionales), Université du Québec à Chicoutimi.
- MORRISONNEAU, Christian (1978), *Le langage géographique de Cartier et de Champlain : choronymie, vocabulaire et perception*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- MORRISONNEAU, Christian, et Maurice Asselin (1980), « La colonisation au Québec : une décolonisation manquée », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 24, n° 61, p. 145-156.
- MINISTÈRE DE LA CULTURE (1993), *Inventaire des sites archéologiques du Québec*, Québec, Ministère de la Culture.
- NORCLIFFE, G.B. (1984), « Nonmetropolitan industrialization and the theory of production », *Urban Geography*, vol. 5, n° 1, p. 25-42.
- O'DRISCOLL, Robert, et Lorna Reynolds (édit.) (1988), *The Untold Story : the Irish in Canada*, Toronto, Celtic Arts of Canada.
- OLSON, Sherry (1991a), « Ethnic strategies in the urban economy », *Canadian Ethnic Studies*, vol. 33, n° 2, p. 39-64.
- OLSON, Sherry (1991b), « The evolution of metropolitan form », dans Trudi E. Bunting et Pierre Filion (édit.), *Canadian Cities in Transition*, Oxford, Oxford University Press, p. 240-262.
- OLSON, Sherry (1989), « Occupations and residential spaces in nineteenth-century Montreal », *Historical Methods*, vol. 22, n° 3, p. 81-96.
- OLSON, Sherry, et David Hanna (1993), « The transformation of Montreal, 1847-1901 », dans Richard Colebrook Harris et Louise Dechêne (dir.), *Atlas historique du Canada*, vol. II, *La transformation du territoire, 1800-1891*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, planche 49.
- OLSON, Sherry, et David Hanna (1990), « Social landscape of Montreal 1901 », dans Richard Colebrook Harris et Louise Dechêne (dir.), *Atlas historique du Canada*, vol. I, *Des origines à 1800*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, planche 30.
- OLSON, Sherry, et Patricia Thornton (1995), « Le raz de marée irlandais à Montréal », dans Yves Landry et al. (dir.), *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVI^e-XX^e siècles*, Beauport et Louvain, Éditions MNH et Academia, p. 69-80.
- OLSON, Sherry, et Patricia Thornton (1992), « Familles montréalaises du XIX^e siècle : trois cultures, trois trajectoires », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 21, n° 2, p. 51-75.
- OLSON, Sherry, et Patricia Thornton (1991), « Family contexts of fertility and infant survival in nineteenth-century Montreal », *Journal of Family History*, vol. 16, n° 4, p. 401-417.
- OLSON, Sherry, Patricia Thornton et Quoc Thuy Thach (1989), « Dimensions sociales de la mortalité infantile à Montréal au milieu du XIX^e siècle », *Annales de démographie historique*, p. 299-325.
- OTIS, Yves (1995), *Dépopulation rurale et structures socio-professionnelles dans trois localités de la plaine de Montréal, 1861-1901*, dans Yves Landry et al. (dir.), *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVI^e-XX^e siècles*, Beauport et Louvain, Éditions MNH et Academia, p. 123-141.
- PAILLÉ, Sylvain (1992), *Nuptialité selon le rang dans la famille en Nouvelle-France*, Mémoire de maîtrise (démographie), Université de Montréal.
- PAQUETTE, Lyne, et Réal Bates (1986), « Les naissances illégitimes sur les rives du Saint-Laurent avant 1730 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 40, n° 2, p. 239-252.
- PAQUETTE, Lyne, et Jeannine Perreault (1984), « Un demi-million d'Indiens inscrits au Canada en l'an 2000 ? », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 13, n° 1, p. 101-114.
- PARENT, Michel, et al. (1985), « Paléogéographie du Québec méridional entre 12 500 et 8 000 ans BP », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 17-37.
- PARENT, Raynald (1985), « Histoire des Amérindiens du Saint-Maurice jusqu'au Labrador : de la préhistoire à 1760 », Thèse de Ph.D (histoire), Université Laval.
- PARENT, Raynald (1978), « Inventaire des nations amérindiennes au début du XVII^e siècle », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 3-4.
- PARENTEAU, René, (1980), « Le milieu périurbain : l'exemple montréalais », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 24, n° 62, p. 249-276.
- PELLETIER, Louis (1993), *Le clergé en Nouvelle-France : étude de démographie historique et répertoire bibliographique*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- PENDERGAST, James, et Bruce G. Trigger (1972), *Cartier's Hochelaga and the Dawson Site*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press.
- PÉPIN, Pierre-Yves (1969), *Le Royaume du Saguenay en 1968*, Ottawa, Ministère de l'Expansion économique régionale.
- PIÉRARD, Jean, et E. Tremblay, « Description d'une dent de mastodonte (Mammuth americanum, Keer 1792) provenant de Chambord, Lac Saint-Jean, Québec », *Le naturaliste canadien*, vol. 107, n° 4, p. 277-283.
- PLUMET, Patrick (1978), « Le Nouveau-Québec et le Labrador », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 99-110.
- POUYEZ, Christian, et al. (1983), *Les Saguenayens. Introduction à l'histoire des populations du Saguenay, XVI^e-XX^e siècles*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec.
- PROGRAMME DE RECHERCHES EN DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE, *Registre de la population du Québec ancien*, Banque de données informatisée, Montréal, Université de Montréal.

- RACINE, Jean-Bernard, et Paul Villeneuve (1992), *Le Canada : une géographie inachevée*, Paris, Hachette et G.I.P. Reclus (coll. « Géographie universelle », vol. 4, États-Unis, Canada).
- RAMADE, François (1984), *Éléments d'écologie fondamentale*, Paris, McGraw-Hill.
- RAMIREZ, Bruno (1995), « L'émigration des Canadiens français aux États-Unis dans les années 1920 », dans Yves Landry et al. (dir.), *Les chemins de la migration en Belgique et au Québec, XVII^e-XX^e siècles*, Beauport et Louvain, Éditions MNH et Academia.
- RAMIREZ, Bruno (1991a), *On The Move. French-Canadian and Italian Migrants in the North Atlantic Economy, 1860-1914*, Toronto, McClelland & Stewart.
- RAMIREZ, Bruno (1991b), « The crossroad province: Quebec's place in international migrations, 1870-1915 », dans Rudolph J. Vecoli et Suzanne M. Sinke (édit.), *A Century of European Migrations, 1830-1930*, Urbana, University of Illinois Press, p. 24-260.
- RAMIREZ, Bruno (1991c), *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*, Montréal, Boréal.
- « Recensement du Bas-Canada, 1844 » (1846), dans Canada, Assemblée législative, *Journaux*, app. D.
- RICHARD, Pierre J.-H. (1987), *Le couvert végétal au Québec-Labrador et son histoire postglaciaire*, Montréal, Département de géographie (coll. « Notes et documents », n° 87-01).
- RICHARD, Pierre J.-H. (1985), « Couvert végétal et paléoenvironnements du Québec entre 1 200 et 8 000 ans BP. L'habitabilité dans un milieu changeant », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 15, n° 1-2, p. 39-56.
- ROBERT, Bernard (1971), *Profil migratoires, comtés et régions, province de Québec, 1961-1966*, Québec, Bureau de la statistique du Québec.
- ROBERT, Jean-Claude (1982), « Urbanisation et population: le cas de Montréal en 1861 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, n° 4, p. 523-535.
- ROBERT, Jean-Claude (1975), *Du Canada français au Québec libre, histoire d'un mouvement indépendantiste*, Paris, Flammarion.
- ROBY, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion.
- ROBY, Yves (1976), *Les Québécois et les investissements américains (1918-1929)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- ROLLET, C. (1983), « L'allaitement artificiel des nourrissons avant Pasteur », *Annales de démographie historique*, p. 81-92.
- ROSE, Damaris, et Paul Villeneuve (1993), « Work, labour markets and households in transition », dans Larry Bourne et David Ley (dir.), *The Social Geography of Canadian Cities*, Montréal et Kingston, McGill-Queens University Press, p. 153-174.
- ROUILLARD, Jacques (1985), *Ah les États ! Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants*, Montréal, Boréal Express.
- ROY, Pierre-Georges (1927), *Inventaire des concessions en fief et seigneurie, foies et hommages et aveux et dénombrements conservés aux Archives de la province de Québec*, Beauceville, L'Éclairer, 6 vol.
- ROY, Raymond, Gérard Bouchard et Manon Declos (1988), « La première génération de Saguenayens: provenance, apparemment, enracinement », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 17, n° 1, p. 113-134.
- ROY, Raymond, et Hubert Charbonneau (1978), « La nuptialité en situation de déséquilibre des sexes : le Canada du XVII^e siècle », *Annales de démographie historique*, p. 285-294.
- ROY, Raymond, Yves Landry et Hubert Charbonneau (1977), « Quelques comportements des Canadiens au XVII^e siècle d'après les registres paroissiaux », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 31, n° 1, p. 49-73.
- RUDIN, Ronald (1986), *Histoire du Québec anglophone, 1759-1980*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- SAINT-HILAIRE, Marc (1995), *Peuplement et dynamique migratoire au Saguenay, 1840-1960*, Thèse de Ph. D. (géographie), Université Laval.
- SAINT-HILAIRE, Marc (1991), « La formation des populations urbaines au Québec : le cas du Saguenay, 1881-1951 », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 20, n° 1, p. 1-36.
- SAINT-HILAIRE, Marc (1990), *Population des unités résidentielles de base (URB). Saguenay, 1843-1986*, Chicoutimi, Institut interuniversitaire de recherches sur les populations (« Document II-C-149 »).
- SAINT-HILAIRE, Marc (1988), « Origines et destins des familles pionnières d'une paroisse saguenayenne au 19^e siècle », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 32, n° 85, p. 5-26.
- SAINT-HILAIRE, Marc (1983), *Initiation à l'histoire régionale*, vol. I, *Colonisation et peuplement*; vol. II, *L'industrialisation*; vol. III, *L'urbanisation*, Québec et Jonquière, Ministère de l'éducation, Direction générale des moyens d'enseignement et Cégep de Jonquière, 3 vol.
- SAINT-PIERRE, Diane (1994), *L'évolution municipale du Québec des régions, un bilan historique*, Sainte-Foy, Union des municipalités régionales de comté et des municipalités locales du Québec.
- SAMBARDINO, R. A. (1980), « Mexico's population in the sixteenth century : demographic anomaly or mathematical illusion », *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 11, n° 1, p. 1-27.
- SAMSON, Gilles (1978), « Le nord-est de la péninsule Québec-Labrador », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 7, n° 1, p. 111-124.
- SAUVÉ, Louise, et al. (1989), *Peuples autochtones de l'Amérique du Nord*, Sainte-Foy, Édition Télé-Université.
- SÉGUIN, Anne-Marie (1988), « Madame Ford et l'espace : lecture féministe de la suburbanisation », *Recherches féministes*, vol. 2, n° 1, p. 51-68.
- SÉGUIN, Anne-Marie, et Paul Villeneuve (1987), « Du rapport hommes-femmes au centre de la Haute-Ville de Québec », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 31, n° 83, p. 189-204.
- SÉGUIN, Normand (1980), *Agriculture et colonisation au Québec. Aspects historiques*, Montréal, Boréal Express.
- SÉGUIN, Normand (1977a), *La conquête du sol au 19^e siècle*, Montréal, Boréal Express.
- SÉGUIN, Normand (1977b), « Honorat, Jean-Baptiste », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, vol. IX, p. 438-439.
- SIMARD, Jean-Jacques, et Solange Proulx (1995), « L'état de santé des Cris et des Inuit du Québec nordique : quelques indicateurs statistiques de l'évolution récente », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 25, n° 1, p. 3-19.
- SIMARD, Jean-Paul (1981), « Survol de l'histoire économique du Saguenay-Lac-Saint-Jean », dans Adam Lapointe, Paul Prévost et Jean-Paul Simard, *Économie régionale du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, G. Morin, p. 17-72.
- SIMO-NOGUERA, Carlès Javier (1995), *Le comportement démographique de la Nouvelle-France*, Thèse de doctorat (démographie), Université de Montréal.
- SIOUI, Georges E. (1989), *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- SNOW, Dean, et William Starna (1989), « Sixteenth-century depopulation : a view from the Mohawk Valley », *American Anthropologist*, vol. 91, p. 142-149.
- SOCIÉTÉ RADIO-CANADA (1990), « Sur la piste des anciens américains », *Découverte*, document vidéo, 56 minutes.
- SOLECKI, Ralph (1973), « How man came to North America », dans Richard MacNeish et Richard Stockton (compil.), *Early man in America ; readings from Scientific American*, San Francisco, W.H. Freeman, p. 19-24.
- SOYEZ, D. (1995), « La baie James : faut-il rapatrier ou mondialiser le débat ? », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 39, n° 106, p. 63-77.
- STATISTIQUE CANADA, *Recensements, 1911 à 1991*, Ottawa.
- STRAHLER, Arthur Newell, et Alan H. Strahler (1987), *Modern physical geography*, Toronto, Wiley & Sons.
- STURTEVANT, William C. (édit.) (1978), *Handbook of North American Indian*, vol. 15, *North East*, Washington, D.C., Smithsonian Institution.
- THORNTON, Patricia, et Sherry Olson (1996), « Infant vulnerability in three cultural settings in Montreal 1880 », Oxford, Oxford University Press (sous presse).
- THWAITES, James (éd.) (1896-1901), *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland, Burrows Bros., 73 vol.
- TREMBLAY, Marc-Adélar, Gérard Fortin et avec la collaboration de Marc Laplante (1964), *Les comportements économiques de la famille salariée du Québec : une étude des conditions de vie, des besoins et des aspirations de la famille canadienne-française d'aujourd'hui*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- TREMBLAY, Victor (1968), *Histoire du Saguenay depuis les origines jusqu'à 1870*, Chicoutimi, Librairie régionale.
- TRIGGER, Bruce G. (1991), *Les enfants d'Aataentsic*, Montréal, Libre Expression.
- TRIGGER, Bruce G. (1990), *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Montréal, Boréal et Seuil.

- TRUDEL, Marcel (éd.) (1976), *Gabriel Sagard, le grand voyage au pays des Hurons*, Montréal, Hurtubise HMH.
- TRUDEL, Marcel (1974), *Les débuts du régime seigneurial au Canada*, Montréal, Fides (coll. « Fleur de Lys »).
- TRUDEL, Marcel (1973a), *La population du Canada en 1663*, Montréal, Fides.
- TRUDEL, Marcel (1973b), *Le terrier du Saint-Laurent en 1663*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa (coll. « Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française », n° 6).
- TRUESDELL, Léon (1943), *The Canadian Born in the United States. An Analysis of the Statistics of the Canadian Element in the Population of the United States, 1850 to 1930*, New Haven, Yale University Press.
- TULCHINSKY, Gerald J.J. (1960), *The Construction of the First Lachine Canal, 1815-1826*, Thèse de M.A. (histoire), Université McGill.
- TURGEON, Laurier, « Pêcheurs basques et Indiens des côtes du Saint-Laurent au XVI^e siècle », *Études canadiennes/Canadian Studies*, vol. 13, p. 9-14.
- VACHON, Bernard, Sébastien Vachon et Michelle Maufette (1993), *L'atlas de l'évolution démographique des municipalités locales et des municipalités régionales de comté du Québec*, Nicolet, Union des municipalités régionales de comté et des municipalités locales du Québec.
- VALLIÈRES, Marc (1973), *Les industries manufacturières de Québec, 1900-1959. Essai de normalisation des données statistiques en dix-sept groupes industriels et étude sommaire de la croissance de ces groupes*, Thèse de M.A. (histoire), Université Laval.
- VICERO, Ralph D. (1980), « L'exode vers le sud – survol de la migration canadienne-française vers la Nouvelle-Angleterre au XIX^e siècle », dans Claire Quintal (dir.), *Situation de la recherche sur la Franco-Américanie*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique.
- VICERO, Ralph D. (1971), « Sources statistiques pour l'étude de l'immigration et du peuplement canadien-français en Nouvelle-Angleterre au cours du XIX^e siècle », *Recherches sociographiques*, vol. XII, n° 3, 361-377.
- VICERO, Ralph D. (1968), *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900. A Geographical Analysis*, Thèse de Ph.D., Université du Wisconsin.
- VIEN, Rossel (1955), *Histoire de Roberval, cœur du Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, Éditions du Centenaire.
- VILLENEUVE, Linda (1991), *La socioéconomie de Charlevoix au début des années 1830*, Mémoire de maîtrise (géographie), Université Laval.
- VILLENEUVE, Paul (1988), « Gender, employment and territory in metropolitan environments », dans G. J. R. Linge et G. A. van der Knaap (dir.), *Labour, Environment and Industrial Change*, Londres et New York, Routledge, p. 67-86.
- VILLENEUVE, Paul-Yves, Mario Polèse et Serge Carlos (1976), « De la frontière à la métropole : la géographie sociale du Canada urbain », *Le Géographe canadien*, vol. 20, n° 1, p. 72-110.
- VINCENT, Odette (dir.) (1995), *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- VINCENT, Sylvie, et Bernard Arcand (1979), *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec*, Montréal, Hurtubise.
- WAMPACH, Jean-Pierre (1988), « Deux siècles de croissance agricole au Québec, 1760-1985 », *Recherches sociographiques*, vol. XXIX, n° 2-3, p. 181-199.
- WHITMORE, Thomas, M. (1991), « Sixteenth-century population decline in the basin of Mexico : a systems simulation », *Latin American Population History Bulletin*, vol. 20, p. 2-18.
- WILSON, Elizabeth (1991), *The Sphinx in the City*, Berkeley, University of California Press.
- WRIGHT, James Valliere (1980), *La préhistoire du Québec*, Montréal, Fides.
- WRIGHT, James Valliere (1972), *Ontario prehistory, an eleven-thousand-year archeological outline*, Ottawa, Musée national de l'Homme, Musées nationaux du Canada.
- ZELINSKY, Wilbur (1973), *The Cultural Geography of the United States*, New Jersey, Prentice Hall.

Sources cartographiques

- SAMUEL DE CHAMPLAIN (1632), *Carte de la nouvelle france, augmentée depuis la dernière, servant à la navigation faite en son vray Meridien, par le Sr. de Champlain pour le Roy en la Marine ; lequel depuis l'an 1603 jusques en l'année 1629 ; a découvert plusieurs coste, terres, lacs, rivières, et Nations de sauvages, par cy devant incognues, comme il se voit en ses relations quil a fait Imprimer en 1632.*
- MINISTÈRE DE L'ÉNERGIE ET DES RESSOURCES (TERRES) (1988), *Les Nations autochtones au Québec*, Québec.